

PERSPECTIVES

LES NOUVELLES

eco magazine

N° 05 - MAI 2023

ARTS & CULTURE

LALATIANA

RAKOTONDRAZAFY

"LA CULTURE EST UN AXE TRANSVERSAL
QUI DOIT IRRIGUER TOUTES LES POLITIQUES"

ÉDITION

LES MALGACHES

NE LISENT PAS SUFFISAMMENT

CINÉMA

UN PUBLIC DE PLUS EN PLUS

EXIGEANT



CULTURE
UN BUDGET CONSTAMMENT
EN HAUSSE
DEPUIS QUELQUES ANNÉES

ARTISANAT
UN SECTEUR
POTENTIELLEMENT
PORTEUR

**ORGANISATION
D'ÉVÉNEMENTS**
DES PROCÉDURES
ALLÉGÉES

10.000 ARIARY



Malaga Office

Bureaux en location

Concrétisez vos rêves de réussite dans cet écrin de beauté du Lac Masay !

Malaga Office est un immeuble moderne, architectural et à la pointe de la technologie, prêt à accueillir vos bureaux dans un cadre apaisant et dans les conditions les plus confortables.

- Des surfaces entièrement modulables, de 194m² à 318m²
- Dans le quartier d'affaires d'Ankorondrano, à proximité des centres commerciaux, des banques et des écoles
- Alliant environnement paisible au confort de la ville
- Un espace entièrement sécurisé 24h/24 et 7j/7

+261 (0) 32 03 061 28
www.groupe-filatex.com



Groupe filatex

terrains

AMAYA

À vendre à partir de

550 m²

Pour vos futurs projets professionnels
Parcelles / Entrepôts

Au centre d'Antananarivo

+261 (0) 32 03 061 28

<https://groupe-filatex.com/immobilier/>

Édito

L'art et l'aumônière



Si la Grande île regorge d'une biodiversité foisonnante qui fait sa renommée dans le monde entier, elle est également riche de sa diversité culturelle.

Qu'il soit qualifié de majeur, premier, populaire ou autre, l'art existe sous pratiquement toutes ses formes à Madagascar, au point que tout un ouvrage entier ne suffirait à les énumérer ou à en décrire les arcanes, les subtilités... Car à ces disciplines, les Malgaches ont insufflé leur être, leur culture, leurs particularités. L'insularité du pays aidant certainement, et à l'image de la faune et de la flore qui y sont présentes, il est même des savoir-faire endémiques, propres à l'île et que l'on ne retrouve nulle part ailleurs : le papier et le bois ont, entre autres, toujours été des matériaux inspirants pour les artisans de par le monde, mais les Antemoro, Zafimaniry et Mahafaly ont mis leur empreinte dans leur traitement.

Un certain nombre de disciplines, filières et, partant, d'artisans locaux ou régionaux vivent pourtant en mode survie depuis de nombreuses années, faute d'une politique de développement idoine. La parenthèse désenchantée de la crise sanitaire du Covid y a également contribué et il aura par exemple fallu, au temps fort de l'épidémie, que le microcosme culturel sonne la révolte de la reprise des concerts pour un semblant de retour à la normale.

Alors qu'aucun doute n'est permis : l'art fait vivre. Il nourrit son homme... ses hommes et femmes... près de deux millions pour être un peu plus précis d'après les dernières estimations des artisans eux-mêmes, en ce qu'il crée, directement ou indirectement, et maintient des emplois en ces temps compliqués.

Difficile, à première vue, de quantifier l'impact de la culture et de l'art sur l'économie et pourtant, les faits sont têtus. Les produits artisanaux s'exportent très bien et les visiteurs viennent aussi à Madagascar pour le tourisme culturel et non pas uniquement pour ses belles plages, paysages, sa faune ou sa flore. En outre, on peut constater sans peine que dans ce pays qui fait, dit-on, partie des plus pauvres du monde, dont la population aurait un pouvoir d'achat en-dessous de tout, pratiquement tous les spectacles affichent complet. Même ceux dont les tickets d'entrée coûtent un bras, comme pour les concerts d'artistes étrangers.

Au-delà de l'aspect purement ludique et divertissant, l'art et la culture portent l'identité nationale, la création d'emplois, le tourisme, la croissance économique... Le moment semble opportun de rompre avec les traditions des dirigeants successifs qui ont presque inmanquablement relégué les départements qui en ont eu la charge, au rang des derniers en termes de budget. Et de mettre en œuvre une véritable stratégie de développement pour qu'ils deviennent des secteurs porteurs.

Mana RASAMOELINA

PERSPECTIVES
eco magazine

Directeur de publication: Lalaina ANDRIANTSITOHAINA / Rédacteur en chef: Mana RASAMOELINA / Rédacteurs: Lala Honoré RANAIVO • Tiana RAMANOELINA • Nambinina JOZARA • Michèle RAKOTOSON / Photo de couverture : Agence Hello / Chefs de publicité : Rado Hariniaina RANAIVOSON Noëlla RAHARINAIVO / Maquette et mise en page : Agence Hello / Crédits photos : Nick RAZAFIMAHEFA • MCC • Agence Hello • Tiana RAKOTOMAVO • Mamiherson ANDRIANAIVOHARIJAONA • Office régionale du tourisme de Nosy Be • Freepik

Bimestriel édité par Ultima Média 8-10 Rue Rainizanabololona
Contact Pub : +261 (0) 34 02 420 22 • +261 (0) 34 25 918 85 • Impression : Imprimerie NIAG / Mai 2023 / Exemplaires : 4000

Sommaire

Page 30

Lalotiana Rakotondrazafy

«La culture est un axe transversal qui doit irriguer toutes les politiques»



Page 18

Sahondrafinina Zanany

Gardienne de l'authenticité du hiragasy à travers le temps

Page 22

Artisanat et recyclage

Le récup'art pour tisser une chaîne de valeur écoresponsable

Page 38

De l'art funéraire à l'ornementation

L'Aloalo survit avec difficulté aux années et aux crises

Page 56

Achat de billet en ligne

La digitalisation, une révolution dans l'évènementiel

Page 70

DJ Maniray

«Tout n'est pas comme avant la crise sanitaire»



Page 76

Les chroniques de Michèle Rakotoson

Brèves

Le Musée Rainilaiarivony ouvert au public

Pendant la Journée internationale des monuments et des sites a eu lieu l'inauguration du Musée Rainilaiarivony, sis à Amboditsiry. Ancienne résidence du Premier ministre Rainilaiarivony, le site a pris le statut de patrimoine national en 1978 et a fait l'objet de quatre années de travaux de réhabilitation pour être désormais ouvert au grand public. Le Musée est constitué de 7 salles tapissées d'objets et d'informations retraçant la vie et le parcours de cette illustre figure historique de la Grande île qui, de 1864 à 1895, fut au service de trois Reines qui se sont succédé au pouvoir, en l'occurrence Rasoherina (1863-1868), Ranavalona II (1868-1883) et Ranavalona III (1883-1896). Son père, Rainiharo, a également déjà fait partie des hautes sphères du pouvoir pour avoir été Premier ministre sous le règne de Ranavalona I.



L'Omda a son directeur

Plus d'un an après le limogeage de l'ancien directeur de l'Office malagasy du droit d'auteur (Omda), le conseil des ministres a nommé en avril dernier son successeur, en la personne de Joelinirina Nomenasoa Rarivojaona. Une nomination qui n'a souffert d'aucune contestation, y compris dans les rangs des opposants de la réforme entamée, et qui est considérée quasi-unaniment comme une voie vers une nouvelle ère pour l'Office. Le nouveau directeur n'est pas un étranger puisqu'il y a déjà occupé la fonction de chef de service de la perception et du contrôle. Pour rappel, créé par le décret n° 84-389 du 13 novembre 1984, l'Omda a pour mission principale de percevoir et répartir les droits d'auteur sur le territoire malgache.



Nosy Be, île des festivals

Le festival Donia, initialement prévu avoir lieu du 24 au 28 mai, est reporté sine die. De leur côté, les organisateurs de Sômarôho en confirment la tenue du 02 au 13 août prochain. Ce festival en est cette année à son 10ème édition et verra la participation d'artistes tels que Denise, Shyn, Dadi Love, Lico Kininike... ou encore le groupe Wawa qui en est l'initiateur. Bref, au total, une trentaine d'artistes et de groupes nationaux et internationaux se succéderont sur la scène du stade d'Ambodivoanio. Le comité d'organisation est en ce moment en plein préparatifs, notamment au niveau de la programmation. Dans tous les cas, durant les précédentes éditions, outre les concerts, l'événement est chaque fois jalonné de carnivals, rencontres sportives et de diverses autres animations.




airtel
AU-DELÀ DE L'IMAGINATION

LE FUTUR EST LÀ AVEC AIRTEL eSIM

Restez connecté sans SIM

Pour vérifier la compatibilité
de votre téléphone ***#06#**



  Téléchargez
My Airtel

Pour nous contacter : 121@mg.airtel.com

*Seuls les téléphones avec les numéros EID sont compatibles à la technologie eSIM

Dossier

Département de la culture

Un budget constamment en hausse depuis quelques années

Dans la répartition des portefeuilles ministériels, le secteur de la Culture a connu au fil des ans et des régimes des destins divers, et été associé à d'autres directions, en fonction de la politique générale de l'Etat (PGE). Le département qui en a eu la charge a ainsi notamment déjà pris l'appellation de ministère de la Culture, de la promotion de l'artisanat et de la sauvegarde du patrimoine, comme ce fut le cas en 2018 et 2019, avant de prendre par la suite la dénomination de ministère de la communication et de la culture.

Quoi qu'il en soit, sans préjuger de la répartition des fonds entre les directions concernées, force est de constater que le budget accordé à ce département ministériel a, depuis les six dernières années, connu une hausse exponentielle, signe, logiquement, d'une importance croissant, sinon d'un rôle grandissant dans la mise en œuvre des orientations stratégiques de l'Exécutif. Dans le volet

culturel, la ligne directrice du PGE parle notamment de la construction de musées et la réhabilitation des patrimoines culturels et historiques, en particulier la reconstruction/réhabilitation du Palais de la Reine, ou encore de la création d'une Académie Nationale des Arts et de la Culture, dans l'objectif de « revaloriser la culture, la tradition, et les us et coutumes Malagasy afin d'asseoir notre identité culturelle ».

Pour ce faire, le budget alloué au département en charge de la Culture a donc connu chaque année une hausse notable, en l'occurrence en 2018 et 2019, alors qu'il était couplé aux directions de la promotion de l'artisanat et de la sauvegarde du patrimoine, passant de 13,9 milliards d'ariary à 16,6 milliards d'ariary. Puis à 51,5 milliards d'ariary en 2020 lorsque le département a pris le nom de ministère de la Communication et de la culture.

La crise sanitaire due à l'épidémie de Covid-19 vient ensuite chambouler

l'ordre établi, y compris dans les finances publiques, et contraint l'Etat à une révision à la baisse de l'ensemble des prévisions économiques et du budget de pratiquement toutes les institutions et ministères. Et pour cette année, la Loi de finances initiale a alloué au ministère de la Communication et de la culture (MCC) un budget de 37,7 milliards d'ariary, soit un gain de 39,3% par rapport à celui de 2022.

Force est de constater malgré tout qu'historiquement, le département en charge de la Culture a toujours fait partie des moins bien lotis en termes de budget, par rapport à d'autres ministères.

A noter également que ce budget couvre notamment les dépenses de fonctionnement et d'investissements et, à ce propos, la LFI 2023 autorise au ministère de la Communication et de la culture 14,7 milliards d'ariary au titre des dépenses d'investissement, contre 2,6 milliards d'ariary en 2022.

N.R.

Evolution du budget du département en charge de la Culture (associé à une ou plusieurs Directions) - En millier d'ariary

2018	2019	2020	2021	2022	2023
13.927.130	16.626.821	51.556.692	38.815.247	23.207.543	37.792.465

Dossier

Artisanat

Un budget limité mais pas rédhibitoire

Le budget alloué au ministère de l'Artisanat et des métiers (MAM) dans la Loi de finances initiale (LFI) pour 2023 est de 8,4 milliards d'ariary, soit une hausse de 57,1% par rapport à 2022 selon l'analyse du PLFI 2023, publié par le Collectif des citoyens et des organisations citoyennes (CCOC). Une augmentation salvatrice, mais pas encore suffisante, d'après les fonctionnaires du département de l'artisanat qui estiment que ce montant ne leur permet pas d'en réaliser toutes les ambitions, notamment celle de soutenir l'entrepreneuriat malagasy et créer des emplois décents.

« En tant que ministère, nous sommes un organe d'appui. Cela implique la facilitation d'accès aux matières premières, la formation et la dotation de matériels. Tout cela fait partie des tâches du ministère de l'Artisanat et des métiers. Pourtant, à cause du

manque de budget, nous rencontrons des difficultés dans notre mission », explique Felana Ralaiary, directeur général des métiers auprès du MAM.

L'Etat a pourtant desserré la ceinture vis-à-vis de certains ministères considérés par la société civile comme non priorités depuis des années. En fait partie par exemple le ministère de la Population, de la protection sociale et de la promotion de la femme qui bénéficie d'une augmentation de +147,3% en 2023, par rapport à l'exercice 2022. Un changement qui a été félicité par la société civile, qui a plaidé pour le secteur social. Pareillement pour les départements en charge de la Santé publique, ainsi que de celui de l'Eau l'assainissement et l'hygiène, ou encore les ministères stratégiques qui restent en pole position en matière de budget.

Mais, bien que difficile, cela ne constitue pas un blocage à en croire encore Felana Ralaiary. « Cela ne veut pas pour autant dire que nous n'avons rien fait depuis », explique-t-elle. Le MAM a noué des partenariats depuis sa création en 2022. D'ailleurs, elle relève comme point positif dans la LFI 2023 le fait que le MAM ait pu bénéficier du Projet d'investissement public (PIP). Selon encore les explications de Felana Ralaiary, cette situation s'explique clairement par le fait que ce ministère est encore nouveau et qu'il n'a pas encore fait ses preuves. Ce qu'il compte faire pour les prochaines années à venir. Le MAM entend d'ailleurs faire des efforts pour que l'Etat accepte de faire du secteur de l'artisanat un secteur stratégique, ce qui justifiera une augmentation du budget.

Nambinina Jaozara

Dossier

Artisanat Un secteur potentiellement porteur



L'artisanat contribue à l'économie nationale. Pourvoyeur d'emplois, le secteur occupe également une place non négligeable dans les exportations du pays.

Les métiers liés au secteur de l'artisanat font vivre. Si l'on estime généralement que celui-ci génère un peu moins de 2 millions d'emplois directs et indirects, dont la grande majorité en informel, les statistiques extraites

du dernier Recensement général de la population et de l'habitat (RGPH-3) en date, mené par l'Institut national de la Statistique (Instat) dénombrent 482.929 individus âgés de 15 ans et plus exerçant le métier d'artisan comme activité principale, à titre formel et informel. Une grande partie d'entre eux, en l'occurrence, 42,4% sont à Analamanga et les autres exercent principalement dans la

Haute Matsiatra, Vakinankaratra, Atsinanana, Atsimo Andrefana et dans la Diana. Mais il est certain que toutes les régions de Madagascar abritent des artisans. Toujours d'après les données du RGPH-3, 61% d'entre eux sont des travailleurs indépendants et 30% des salariés, et la plupart opère dans les accessoires pour bâtiments et construction ainsi que dans la fabrication de vêtements.

10 à 15%

Contribution de l'artisanat
au PIB de Madagascar

Exportations en hausse

En termes d'exportation, l'artisanat n'est pas non plus en reste. D'après les données enregistrées auprès du service des Douanes, le pays a exporté près de 3003 tonnes de produits artisanaux pour une valeur de 126,4 milliards d'ariary en 2022, contre 86,7 milliards d'ariary en 2021.

La liste est loin d'être exhaustive

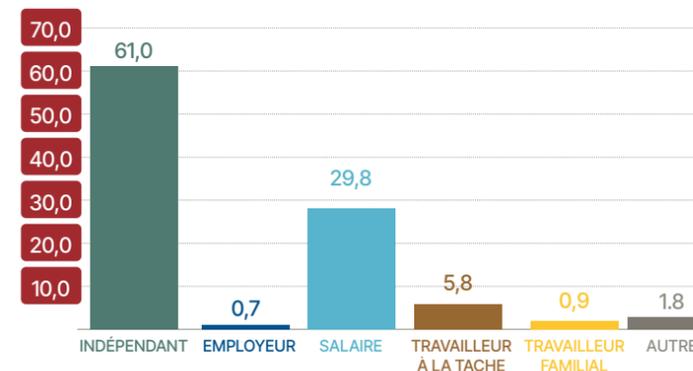
mais les objets en vannerie, en luffa, en autres matières végétales et faits main figurent parmi les plus exportés. Viennent ensuite articles tressés en autres matières végétales, ainsi que les ouvrages en pierres gemmes ou en pierres synthétiques ou reconstituées.

Les articles dont les surfaces extérieures sont ornées de produits ar-

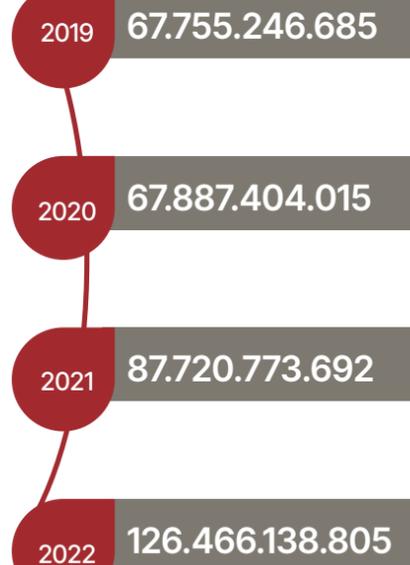
tisanaux « vita malagasy » figurent aussi parmi les principaux produits artisanaux d'exportation. Il s'agit entre autres d'étuis, d'écrins pour les armes, jumelles, appareils photos ou instruments de musique. Les artisans exportent également des bijoux fantaisie, même argentés, dorés ou platinés.

Nambinina Jaozara

Statut dans l'activité [%]



Évolution de la valeur des exportations de produits artisanaux de Madagascar [en ariary]



Source : Douane

Code promo
BMA001
Pour des remises exceptionnelles

BUT

Votre projet cuisine
sur mesure

Meuble Décoration Cuisine Électroménager Image et son

+261 34 05 022 05

La city Ivandry, derrière ABC by Bricorama

Dossier Felana Ralaiary

Directeur des Métiers auprès du Mam

« L'artisanat mérite d'être classé parmi les secteurs stratégiques »



Le terme artisanat renvoie souvent aux articles de cadeaux que l'on rapporte en souvenir d'un voyage à Madagascar. L'artisanat fait également penser à des endroits emblématiques comme le « sampanan'Ambohitrimanjaka », ou les marchés d'Andravoahangy, du Coum aux 67ha ou le marché communal Pochard. Mais l'artisanat est bien plus que cela. Entretien avec Felana Ralaiary, directeur des Métiers auprès du ministère de l'Artisanat et des métiers.

Quelle est la vocation d'un ministère de l'Artisanat et des métiers ?

Le ministère de l'Artisanat et des métiers a été créé dans le but de mettre en œuvre la Politique générale de l'Etat (PGE) en matière d'Artisanat et des métiers, suivant l'axe du velirano 6 qui consiste à soutenir l'entrepreneuriat malagasy pour augmenter le nombre d'emplois et les métiers créés. Il a également pour mission d'offrir des emplois décents pour tous et permettre de préparer les jeunes à l'émergence du pays.

Par ailleurs, l'éclatement des zones de production appelle un effort de coordination important

pour aboutir à un développement effectif. Il faut savoir que l'artisanat ne concerne pas seulement les articles de cadeaux que vous voyez sur le marché, il englobe une quantité non négligeable de métiers. Nous comptons 14 filières réparties en 164 métiers. On y inclut les filières : bois et dérivés, métaux et travail des métaux, pierre et bijouterie, textile et habillement, aménagement de l'habitat, fibres végétales, divers animal, agro-alimentaire et alimentaire, corps gras et hygiène, peinture, photographie et art graphique, culture et loisirs, micromécanique, électronique, informatique, froid et électrotechnique, soie et autres.

Quelle place l'artisanat tient-il dans la société malgache ?

Historiquement, l'activité artisanale précédait l'activité industrielle. Elle existait déjà à l'ère de l'homme primitif. Les industries n'apparaissent qu'après la découverte de la machine à vapeur et du charbon. Même à cette époque, la plupart des industries sont des industries artisanales. Dans la société malgache, l'artisanat fait partie de la vie culturelle, sociale et économique, toutes communautés confondues. Le secteur produit encore de nos jours des objets utilisés dans la vie quotidienne ou dans le cadre de cérémonies traditionnelles ou rituelles, liés quel-

quefois à des valeurs symboliques comme la culture du riz, l'élevage, le culte des morts et des ancêtres.

Quel est le poids de ce secteur dans l'économie malgache ?

Madagascar n'est pas encore considéré comme un pays industriel. La majorité de la population malgache vit de l'artisanat. Il occupe une proportion non négligeable de la population active répartie dans tout le pays. Le secteur de l'artisanat a également permis de pallier le problème de chômage. La plupart des citoyens qui éprouvent des difficultés à trouver un emploi se convertissent dans la pratique de l'activité artisanale. Il est donc générateur d'emplois et contribue à la réduction de la pauvreté. Par ailleurs, ce secteur occupe également une part importante dans les exportations du pays.

L'artisanat englobe toutes les activités d'extraction, de production, de transformation, d'entretien, de réparation de biens que de prestations de service. Il inclut bien plus que les sacs en raphia et les portefeuilles en peau de zébu...

Quelle est votre vision de ce secteur ?

Notre objectif est de classer le secteur de l'Artisanat et des métiers parmi les secteurs stratégiques à travers la promotion du « Vita malagasy ». Nous avons aussi comme vision de valoriser les métiers d'artisan afin de faire valoir le savoir-faire malagasy tout en tenant compte de la promotion de l'entrepreneuriat, l'innovation et le développement des métiers en créant une stratégie comme outil de travail ; et de la promotion et l'appui des filières artisanales à travers la chaîne de valeur, c'est-à-dire les matières premières, la production, la commercialisation, le financement, l'accès au marché, les formations, les textes législatifs...

En quoi consistent les priorités du département ?

Nous avons comme priorité de soutenir les métiers de production de biens de consommation cou-

rante, ainsi que ceux qui sont centrés sur la transformation, notamment les métaux et le travail des métaux. Avec le contexte mondial marqué par les conflits, il est important de soutenir la production locale des biens de consommation courante afin de couvrir les besoins de la population. L'artisanat est un réel substitut à l'importation. De plus, les produits locaux ont une valeur ajoutée par rapport aux produits importés, ne serait-ce qu'au niveau de la qualité et du goût.

« Pourquoi en importer alors que nos artisans en sont capables ? »

Qui sont les partenaires du ministère de l'Artisanat et des métiers ?

A ce jour, nous avons pu développer une convention dans trois filières qui touchent plusieurs métiers, dont le textile et l'habillement en collaboration avec le groupe Socota Antsirabe qui concerne le recyclage des déchets de tissus par les artisans. Dans la filière métaux et travail des métaux, nous avons pu signer une convention avec la société Sumitomo Ambatovy. Cette convention permet aux artisans de récupérer des métaux de cette société pour la fabrication d'outils agricoles. Enfin, dans la filière corps gras et hygiène, nous collaborons avec la société Huilerie de Tamatave (Hita) dans le cadre de la transformation d'huile en savon.

Pour en revenir aux importations, comment l'artisanat peut-il s'y substituer ?

L'autosuffisance alimentaire constitue un défi prioritaire dans la PGE. Pour atteindre cette auto-

suffisance alimentaire, nous avons besoin de fabriquer nous-mêmes nos outils de travail. Pourquoi en importer alors que nos artisans en sont capables ? En plus, cette vision va créer automatiquement de l'emploi et qui dit création d'emplois dit réduction de la pauvreté.

Par ailleurs, les groupements d'artisans qui évoluent dans la transformation, dont le savon, commencent à se multiplier. Ils comptent à peu près une centaine de membres par coopérative. Si tous ces groupements d'artisans sont déployés, ils peuvent pourvoir aux besoins de la localité où elles se trouvent. Dans le district d'Andramasina, dans la commune rurale Ambohimadana par exemple, une grande partie de la population, soit plus de 300 ménages vivent de la fabrication d'outils de travail à travers des métaux, d'où l'importance de la convention avec Sumitomo Ambatovy. Tout ce qui est industriel veut dire automatisation et ne promeut pas réellement une vision de création d'emplois, mais l'assemblage des petits métiers permet de donner du travail.

Quels sont les projets en cours ou à venir ?

Nous nous concentrons actuellement sur le développement des trois filières métaux et travail des métaux, textile et habillement, corps gras et hygiène en collaboration avec les partenaires clés comme Ambatovy, Hita et Socota.

Nous avons également fourni des efforts pour faire en sorte que le code de l'Artisanat soit étudié durant la première session parlementaire de cette année, mais de nombreuses démarches restent encore à faire. Le code est actuellement en lecture tournante au niveau de la Commission de réforme du droit des affaires (CRDA). Ce qui est sûr, c'est que nous déployons tous les efforts pour adapter cette loi au contexte actuel.

Propos recueillis par
Nambinina Jaozara

Code promo
BMA001
Pour des remises exceptionnelles

BUT Faites place à la relaxation

+261 34 05 022 05

La city Ivandry, derrière ABC by Bricorama

Meuble Décoration Cuisine Électroménager Image et son

Dossier SMGD

Organisation d'événements dans la capitale

Les procédures allégées

Tout type de manifestation, culturelle entre autres, requiert une autorisation et les démarches y afférentes différent, selon qu'il s'agisse d'événement gratuit ou si l'entrée est payante. Mais d'une manière générale, les procédures ont été considérablement simplifiées, d'après les entités chargées de délivrer les autorisations nécessaires.

Le processus d'organisation d'un événement dans la ville d'Antananarivo n'a pas véritablement changé. Cela requiert plusieurs autorisations, notamment au niveau de la préfecture d'Antananarivo et bien évidemment au niveau de la Commune urbaine. Parallèlement, l'organisateur doit s'acquitter d'un certain nombre de droits. En revanche, tout se fait aujourd'hui beaucoup plus rapidement car si auparavant, la procédure de délivrance des autorisations nécessaires pouvait prendre jusqu'à 60 jours, elle peut actuellement se faire en 48 heures. « **L'organisateur doit fournir à peu près cinq documents au SMGD, ainsi que des informations telles que le nombre et le prix des billets, les formats des affiches et des banderoles. Le montant des taxes exigibles sera défini en fonction de ces informations** », expose Thierry Andriamanany, directeur général de la Société municipale de gestion digitale (SMGD).

A noter que l'activité de la SMGD, créée en avril 2021, se résumait à ses débuts à gérer les parkings dans la ville d'Antananarivo. Par la suite, d'autres modules lui ont été dédiés et l'entité s'occupe désormais de la sécurisation des recettes de la Commune urbaine d'Antananarivo par le biais de la digitalisation.

La SMGD se charge ainsi de sécu-

riser et d'estampiller les billets. « **En ce qui concerne les taxes perçues par rapport aux billets vendus, les organisateurs peuvent effectuer une déclaration forfaitaire. Dans le cas où ils auraient vendu plus de billets que déclaré, ils peuvent régulariser et payer a posteriori** », poursuit le numéro un de la SMGD. Dans tous les cas, tout comme pour les frais de dépôt de dossier et pour l'apposition d'affiches et de banderoles, les organisateurs doivent verser entre 3 et 5 % de taxe communale pour les billets vendus. « **Nous sommes en discussion avec Ticketplace en vue d'une collaboration sur la mise en place d'un système qui permettra de vérifier combien de billets ont été effectivement vendus sur la plateforme. Le projet devrait prendre forme cette année mais, pour l'heure, la vérification se base sur la sincérité** », note le directeur général. En termes d'événements, la SMGD a traité 99 dossiers et estampillé 170.000 billets rien qu'entre septembre et décembre 2022.

Le pic est observé lors des fêtes religieuses telles que Pâques ou la Pentecôte. Les manifestations culturelles les plus fréquentes sont les spectacles en plein air et les galas évangéliques. D'autres genres, comme les

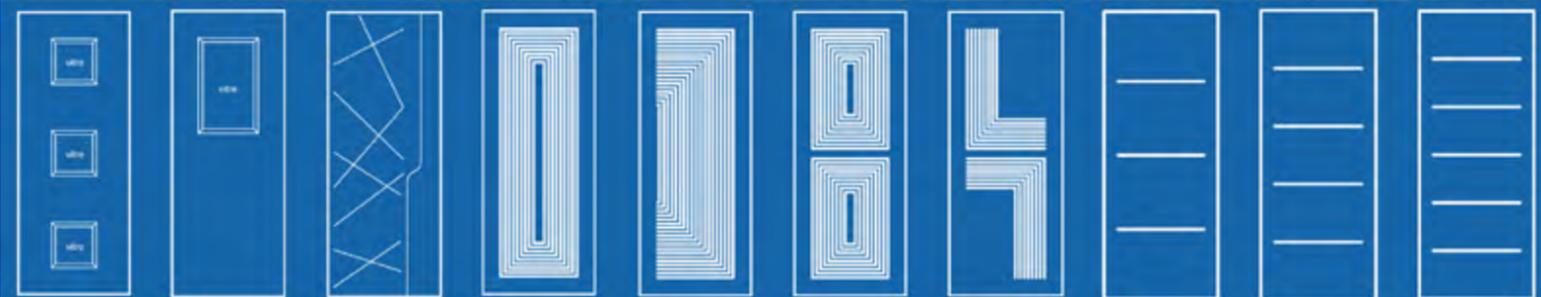
concerts de jazz et les cabarets sont assez discrets. A la différence de ces événements ponctuels, il y a également ce qu'on appelle « événements permanents », entre autres ceux qui ont lieu régulièrement en week-end dans les pubs, lounge bar ou boîtes de nuit.

A souligner enfin que l'ASVP (Agence de surveillance des voies publiques, rattachée à la SMGD) peut aussi intervenir pour organiser les parkings lors des grands événements publics. Le dernier en date était le spectacle gratuit donné par le groupe Ambondrona sur l'avenue de l'Indépendance, qui a réuni des dizaines de milliers de personnes. Près d'une cinquantaine d'agents de l'ASVP ont été mobilisés sur 7 zones de parking en collaboration avec les éléments de la police communale et les forces de l'ordre. Si le déploiement d'agents de l'ASVP ne garantit pas la sécurité des véhicules sur les parkings, leur présence s'avère dissuasive. A preuve, seulement deux incidents ont été signalés lors du spectacle d'Ambondrona. Toutes les fins de semaine, l'ASVP est aussi présente à Antaninarenina et ses environs, là où plusieurs discothèques et autres lieux de divertissement ont pignon sur rue, afin d'organiser les parkings.

Tiana Ramanoelina



VITA
MALGASY



**Notre savoir-faire fait notre fierté.
Notre incontournable porte personnalisable.
La délicatesse de notre agencement de dressing et
l'harmonie de l'aménagement de cuisine.
Homestore by unik est prêt à relever tout type de projet.**



+261 34 29 334 74 / +261 34 57 984 91 homestorebyunik@gmail.com

[f](#) [@](#) [v](#) [in](#) Homestore by unik

Musée de la photographie de Madagascar

23.000 visiteurs attendus en 2023

Le Musée de la photographie qui a vu le jour grâce à la rencontre entre Helihanta Rajaonarison, une historienne malgache et Cédric Donck, un entrepreneur belge, avec l'idée de préserver le patrimoine photographique à Madagascar et de partager l'histoire, accueille de plus en plus de visiteurs.

Désormais incontournable, le Musée de la photographie se trouve à Andohalo, dans un bâtiment appartenant à la CUA qui a été mis à sa disposition. En 2022, il a attiré 20.000 visiteurs, soit près de 1.600 visiteurs par mois en moyenne, la majorité étant des jeunes de moins de 25 ans. 80 % des visiteurs sont de nationalité malgache et le reste de diverses nationalités étrangères. Précisément, le musée a accueilli 2.500 touristes l'an dernier. Pour cette année, le musée de la photo prévoit d'accueillir 23.000 personnes. Dans tous les cas, le pic de fréquentation est généralement observé durant les vacances scolaires et en haute saison touristique. « Nous avons fait le choix de démocratiser la tarification pour la visite », fait savoir Tsiory Randriamanantena, directeur du Musée, historien anthropologue de formation. En effet, l'en-

trée est gratuite pour les moins de 12 ans. Le tarif résident est à 8.000 ariary sur présentation d'une carte d'identité nationale ou d'une carte de résident et de 2.000 ariary pour les personnes âgées d'entre 13 à 25 ans. En revanche, les non-résidents doivent déboursier 20.000 ariary. Le billet donne accès aux salles de projections et, bien entendu, à la salle d'exposition du Musée. Le Musée a ouvert ses portes en 2018 après une certaine période de collecte des photographies. Son ouverture a pu se concrétiser grâce à des mécénats et l'indépendance financière sera atteinte cette année. « Cela veut dire que le fonctionnement, hormis les projets spécifiques nécessitant des financements extérieurs, peut être financé par les fonds propres du Musée », explique le directeur. « De plus en plus d'entreprises sou-

tiennent les projets culturels qui garantissent en partie la viabilité et la longévité du Musée (...) » poursuit-il. Cela étant, outre les expositions, le musée accueille aussi divers autres événements. « Nous pouvons nous-mêmes nous occuper, par exemple des vernissages d'exposition, tout comme d'autres entités en partenariat avec nous peuvent le faire. Nous organisons aussi des conférences dénommées Café Histoire, qui ont lieu un samedi par mois et qui accueillent jusqu'à 60 participants », ajoute Tsiory Randriamanantena. Le Musée est aussi équipé d'une boutique de souvenirs, une manière de vendre des produits dérivés et d'autres produits artisanaux. Enfin, les férus de photographie peuvent aussi adhérer au cercle des « Amis du Musée » en versant une contribution financière. Ces soutiens sont transparents et visibles.

Projet Ramilijaona



Une exposition au Musée de la photographie dure généralement six mois. La précédente a été consacrée au photographe des années 1930, Ramilijaona, et a attiré près de 11 000 visiteurs (octobre 2022 à avril 2023). En collaboration avec l'archive nationale d'outre-mer (Aix-en-Provence) et le musée d'ethnographie de Genève (Suisse), la prochaine portera sur le thème du « Lamba » et durant laquelle 12.000 à 15.000 visiteurs sont attendus. S'agissant du projet Ramilijaona, pour la petite histoire, depuis 2018, le Musée de la photo stocke dans son local des plaques de verre réalisées par Ramilijaona. Ce n'est pas le premier photographe malgache mais c'est le plus grand photographe malgache et le plus actif de son époque. Il était un

avant-gardiste et disposait d'un style particulier et il a reçu de nombreux prix internationaux. En février 1937, le photographe aménage son studio photo en créant des dispositifs innovants. A l'époque, son studio a été considéré comme le plus moderne de la capitale. Ramilijaona tire sa révérence le 8 décembre 1948 à l'âge de 62 ans et laisse derrière lui plus de 60.000 photographies. En 1949, son neveu Jean Rabe se charge alors de remettre aux clients les dernières photos. Malgré le fait que le studio photo a fermé, les fonds Ramilijaona demeurent dans la maison familiale. Et c'est en 2018 donc que la famille du photographe se tourne vers le Musée de la photo car elle a souhaité que celui-ci héberge près de 50.000 négatifs sur verre. 20 à 30 % de ces fonds étaient perdus. Pour sauver ce qu'il reste, le Musée de la photographie se fixe ainsi comme objectif de numériser puis stocker dans les meilleures conditions ces œuvres. Près de la moitié du travail est actuellement faite, sachant que la numérisation et la conservation des images respectent les normes internationales requises.

Le Musée de la photo a demandé au célèbre Pierrot Men d'apporter sa touche artistique pour traiter certaines images présentées dans le cadre de l'exposition qui a pris fin en avril dernier et qui n'était que la première édition puisque d'autres sont prévues.

Tiana Ramanoelina






Garden & Design
 PÉPINIÈRE • JARDINERIE • PAYSAGISME

Loazis

Un institut de beauté au concept novateur

Rencontre avec Philippe et Erica.

Merci de vous présenter

Erika : J'ai fait des études de gestion. A 21 ans, j'ai été chanteuse dans l'orchestre d'un hôtel de luxe à Zanzibar. C'est ainsi que j'ai compris les exigences des clients haut de gamme. De retour à Madagascar, j'ai fait une pause en fondant une famille. Mais ce fut un échec qui me fit vivre le doute, la dépression et la prise de poids. Je me suis alors formé à propos de la nutrition. Ensuite, j'ai rencontré Philippe. Sa pratique de l'hypnopraxie m'a permis de voir la vie autrement et de retrouver mon équilibre psychologique. Ainsi est venue l'idée de faire découvrir aux autres ces recettes pour vivre bien.

Philippe : Je suis chirurgien-dentiste. J'ai accompli mon art pendant 25 ans à La Réunion. Voyant quotidiennement des patients venir me consulter à reculons et débordant de stress. J'ai cherché à trou-

ver des solutions pour calmer leurs appréhensions. C'est ainsi que j'ai entamé une formation en hypnopraxie avec le docteur Guy Chedeau. Ce fut une révélation professionnelle mais surtout personnel. Depuis, j'ai expérimenté dans mon métier et dans mon entourage l'importance que notre point de vue sur notre existence conditionnait la qualité de celle-ci. La création de Loazis est une façon de faire profiter au plus grand nombre la puissance de cette méthode.

Pouvez-vous nous expliquer le concept de Loazis ?

Philippe : Nous sommes partis du constat que les professionnels assumant de hautes responsabilités - les managers, cadres, dirigeants - sont soumis à deux grandes contraintes : avoir constamment une apparence irréprochable et faire face à de nombreux stress, qui fatiguent et fragilisent le corps et l'esprit. Nous avons conçu Loazis pour répondre à ces be-

soins.

Erica : A Loazis, les VIP peuvent joindre l'utile à l'agréable, soigner leur apparence et se relaxer. Seul ou en couple, entre amis ou entre collègues dans le standing d'une villa d'exception, une oasis de calme et d'harmonie au milieu du tumulte de la vie urbaine.

Qu'est-ce qui différencie Loazis des autres instituts de beauté ?

Erica : C'est la possibilité de prendre son temps, de se détendre entre 2 séances de soins de beauté grâce à notre salon de thé et à l'espace détente autour de la piscine. On offre également nos clients, la possibilité de déguster sur place des plats confectionnés par des restaurants des environs. Et puis c'est aussi le calme et la discrétion.

Philippe : Passer quelques heures à Loazis ressemble vraiment à des vacances, sans avoir besoin de partir loin.



 Route de l'hôtel Paon d'or - Antanetibe Ivato 105
 038 60 900 08  032 12 136 81
 contact@loazis.mg  loazis

Osez l'exceptionnel et offrez-vous l'expérience unique de notre institut

Nos services beauté

Épilation
 Coiffure - coloration
 Pédicure - manucure - ongles
 Soins du visage, du corps
 massages thérapeutiques

L'oasis du bien-être

Calme et beauté d'une villa de luxe
 Parking intérieur sécurisé 5 places
 Espace détente autour de la piscine
 Salon de thé
 Repas - snacking
 Hypnopraxie - coaching nutritionnel



Troupe Sahondrafinina zanany

Gardiennne de l'authenticité du hiragasy à travers le temps

Le hiragasy, tel que représenté durant l'époque royale garde non seulement la cote, mais aussi tous ses codes d'antan. Les personnes qui forment les troupes ont changé, mais la tradition a été soigneusement conservée, de génération en génération. Sahondrafinina Razafindranaivo et Rochel Rasamimanana, leaders de la troupe Sahondrafinina Zanany, font partie des gardiens de ce patrimoine culturel de l'Imerina.

Quand on parle de hiragasy, on pense à des hommes coiffés d'un chapeau de paille à large bord entouré d'un grand ruban, et habillés d'un malabary, généralement de couleur rouge, ainsi que des femmes aux robes longues aux couleurs vives. Ces tenues semblent anodines et pourtant, chacune a sa raison d'être. Car les moindres détails dans un spectacle de hiragasy, qu'il s'agisse des vêtements, des codes couleurs ou l'emplacement des hommes et des femmes, sont inscrits dans un statut, un genre de « règlement intérieur » que tout mpihira gasy se doit de respecter à la lettre, sous peine de renvoi immédiat ou de paiement d'une amende. « Dès que nous constatons une forme de dérogation à la règle, nous débarquons avec la bêche et le panier, selon l'expression consacrée, pour lancer un rappel à l'ordre », prévient Rochel Rasamimanana, présidente de l'association des mpihira gasy à Madagascar, et non moins épouse de Sahondrafinina Razafindranaivo, présidente de la troupe Sahondrafinina Zanany. Le couple

est intransigeant en ce qui concerne le respect du hiragasy dans tout son contexte vestimentaire, musicale et chorégraphique traditionnel. « Vous ne trouverez pas de femmes mpihira gasy avec des cheveux courts ou tressés. Les femmes doivent toujours être coiffées en tanavoho », la coiffure de l'Imerina par excellence, explique Sahondrafinina Razafindranaivo. « Si vous voyez ce genre d'anomalie, c'est que ces gens ne sont pas des mpihira gasy authentiques », martèle-t-elle. Les hommes doivent porter sous leur malabary une chemise à manches longues, et par dessus un lamba porté en bandoulière. « De notre vivant, nous veillerons toujours à ce que les traditions du hiragasy soient respectées à la lettre », ajoute Rochel Rasamimanana.

Le couple nous reçoit dans la maison traditionnelle familiale à Ambohitri-manjaka, où leur renommée est répandue parmi tous les habitants. « Vous cherchez la maison de Sahondrafinina ? C'est juste devant ».

Dans la pièce où ils nous reçoivent, les vieilles photos s'alignent, exposant la lignée de la famille. L'arbre généalogique est assez court. Rochel Rasamimanana est le descendant de Rasamimanana Andohavary, fondateur de la troupe Andohavary et Sahondrafinina Razafindranaivo est la fille aînée du couple Ramampihrika et Razanadraibe, fondateurs de la troupe Sahondrafinina Reniny. Les deux forment actuellement les zana-tsahondra, littéralement les enfants de Sahondra. « Ma mère a commencé à présider la troupe Sahondrafinina quand elle avait huit ans. J'ai repris le flambeau à sa mort en 1977 », relate Sahondrafinina Razafindranaivo. Actuellement, le couple a trois enfants et trois petits-enfants dans la troupe. Ils veillent à ce que leurs descendants soient à leur tour les futurs gardiens de cette musique folklorique populaire merina qu'est le hiragasy.

Pourquoi un tel attachement à la tradition ? « Le hiragasy - et non hira malagasy que tout le monde peut chanter

- est un patrimoine culturel unique malgache. Personne d'autre ne l'a à part nous, Malgaches. Il est important de le préserver intact », souligne Rochel Rasamimanana.

Dans la troupe, cet homme tient les places d'auteur-compositeur, chanteur, danseur, musicien et mpikabary. Le hira gasy véhicule des messages et, par son style, parle à l'âme de la masse populaire. Généralement, les thèmes évoqués par les mpihira gasy traitent des sujets tels que la politique, le mariage ou l'amour. Le but étant de

faire ressortir des principes moraux : « Ne volez pas, ne tuez pas, évitez de commettre l'adultère, ne divorcez pas, car un divorce vaut trois faillites ».

Jusqu'à maintenant, la représentation du hiragasy tel qu'il fut durant l'époque de la royauté est conservée par la plupart des troupes les plus légendaires. Un spectacle de hiragasy dure environ deux heures et se déroule en plein air, devant parfois des centaines ou des milliers de spectateurs. Il commence toujours par un discours du chef, l'annonce du thème

du chant suivi de chorégraphies, et d'une succession de chants dont le renihira et le zanakira. Respecter la tradition est important dans la mesure où cela a permis aux grands noms du hiragasy de préserver leur notoriété à travers les âges.

Il existe actuellement 52 troupes de mpihira gasy contre 91 auparavant, selon les explications de Rochel Rasamimanana. « Le problème, c'est que quand on s'éloigne de la tradition, on ne tient pas longtemps dans ce métier », constate-t-il.

Un patrimoine résilient

Le hiragasy garde sa place dans la culture populaire malgré le succès toujours grandissant de la musique occidentale. Il reste le centre des divertissements dans les sociétés rurales, notamment sur les Hautes terres centrales, dont Fianarantsoa, mais également dans les régions côtières comme Toamasina ou Mahajanga. Généralement, les troupes sont invitées pour des grandes occasions, notamment les mariages et les cérémonies de retournement des morts ou Famadihana. La présence de centaines de milliers de personnes aux représentations, prouve encore l'importance de la place que tient cette expression artistique exceptionnelle au sein de la société. Les tonnerres d'applaudissements marquent la reconnaissance du public qui avance parfois sur le terrain pour jeter des billets. « Il nous arrive de collecter plus d'argent dans les quêtes ou rakitra que grâce aux rémunérations pour nos prestations, jusqu'à 3 millions d'ariary parfois en un spectacle, selon la générosité du public », explique Rochel Rasamimanana. Avec cette somme, les troupes font tourner l'entreprise, mais il leur arrive aussi d'utiliser leur gain pour des actions sociales, dont la construction d'églises et la réhabilitation d'hôpitaux dans leur localité respective.

Rochel Rasamimanana réfute d'ailleurs les dires selon lesquelles le hiragasy est réservé aux personnes d'un certain âge. Il estime que le public des spectacles de hiragasy est constitué de plus de jeunes que de personnes âgées. « Il n'y a pas que 100 jeunes à Madagascar pour pouvoir affirmer que telle ou telle tranche d'âge ne s'intéresse pas au hiragasy », défend le président des mpihira gasy à Madagascar. Et ce sont des dizaines d'invitations par mois que reçoivent ces artistes nationaux, provenant des Hautes terres centrales mais aussi des régions côtières. « Notre programme est déjà clôturé de mai à novembre et nous avons déjà une dizaine d'invitations pour 2024 », explique Rochel Rasamimanana.

Le hiragasy est bel et bien vivant. Nul ne lui fait de l'ombre ni le remplace. Rochel Rasamimanana, faisant partie de la délégation ministérielle envoyée à Paris pour déposer l'inscription du hiragasy sur la liste des patrimoines culturels immatériels de l'humanité de l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture (Unesco) au même titre que le Kabary, continue d'ailleurs son rôle de gardien de l'authenticité de cet art populaire dans la société malgache.

Nambinina Jaozara





RÊVEZ EN GRAND,
ON S'OCCUPE DU RESTE

AMÉNAGEMENT PROFESSIONNEL SUR MESURE



**FAIRE DE VOTRE ESPACE DE TRAVAIL
UN LIEU ERGONOMIQUE
ET FONCTIONNEL !**

Siège Social 10, Rue Rainizanabololona, Antanimena Antananarivo 101
Madagascar Cosyma Immeuble NIAG (RDC) Tél. : +261 34 02 213 50 Mail : dircom.cosyma@gmail.com

hello



**PARCE QUE
VOUS FAIRE AVANCER
EST NOTRE PRIORITÉ**

**DEPUIS PLUS DE 20 ANS, LP
ACCOMPAGNE LE DÉVELOPPEMENT DE
MADAGASCAR ET DE SES RÉGIONS EN
TANT QU'ACTEUR LOGISTIQUE
INCONTOURNABLE.**

Nous nous sommes engagés à assurer le stockage et l'approvisionnement des produits pétroliers sur l'ensemble de l'île, par voie maritime et terrestre, pour garantir la disponibilité de ce carburant, vital pour la population et le bon fonctionnement de l'économie de toutes les régions de Madagascar.

- 20**
dépôts
- 2**
caboteurs
- 365**
camions citernes
- 73**
wagons citernes
- 3**
barges

Le respect de notre engagement passe par **une amélioration continue des infrastructures**, pour répondre aux besoins énergétiques croissants de la population malagasy. Nous avons ainsi **investi plus de 100 millions de dollars depuis 2001** pour sécuriser nos dépôts, les moderniser et améliorer la qualité de nos services.

Chez LP, **la sécurité est notre priorité**, pour nos collaborateurs, nos clients et la population. Nous nous conformons aux **exigences des standards internationaux** en matière de qualité et de sécurité aussi bien pour nos infrastructures que pour nos opérations quotidiennes.

Au-delà de nos activités, LP joue un rôle actif aux côtés des communautés malagasy. Nous avons initié **plus de 20 projets environnementaux et 52 projets sociaux** pour l'éducation de nos enfants, l'accès à l'énergie, la lutte contre la déforestation et la sensibilisation à la sécurité routière.

Autant d'initiatives qui viennent concrétiser cette volonté de nous inscrire durablement dans le **développement socio-économique de Madagascar**.

www.logpetro.com [lpmadagascar](https://twitter.com/lpmadagascar)



MOTEUR
DU PROGRES

Artisanat et recyclage

Le récup'art pour tisser une chaîne de valeur écoresponsable



Il était une fois une boîte de conserve qui moisissait dans les bacs à ordures de Tana. Jusqu'au jour où elle fut trouvée par une main talentueuse qui la transforma en une jolie boîte à bijoux...

Dans le milieu pollué de la capitale, des entreprises du secteur privé, militant dans la protection de l'environnement, ont su mettre le recyclage au service de l'art. Le concept de récup'art est donc né à Madagascar. Objets de décoration, bijoux et accessoires de mode issus du recyclage viennent orner les étals des grands et petits magasins. Ces objets ne sont pas que des produits destinés à la vente, ils constituent un véritable acte de sensibilisation des citoyens à la protection de l'environnement.

Si la plupart de ces entreprises produisent des objets d'art à taille humaine, d'autres, disposant de moyens plus conséquents, le font à quantité plus élevée. La Société de tri, de compactage et de valorisation (STCV) créée par Gaëlle Randriamanana, figure parmi l'une des plus grandes sociétés de recyclage de la capitale. Elle collecte près de sept tonnes de

déchets recyclables par semaine, lesquels vivront une deuxième vie, entre autres sous la forme de sacs à main, de protèges-carnets et de housses d'ordinateurs, ainsi que des goodies d'entreprises. « *J'ai découvert aux Etats-Unis cette idée de créer des articles avec des déchets. C'est une autre façon de recycler le plastique. On utilise les emballages, les nettoie, les sèche puis on les coupe. Après, on peut tout créer, selon les demandes des clients. Nous nous positionnons surtout sur les goodies d'entreprises distribués lors de colloques ou de salons, qui peuvent être des cadeaux intéressants. Nous serons amenés à produire en grosse quantité, d'autant qu'il s'agit de produits zéro carbone comparé à d'autres* », expose Gaëlle Randriamanana, directrice de STCV. Ces produits seront ensuite distribués dans trois boutiques partenaires de la société dans la capitale, dont Kamikrea-Boutique Entre Nous à An-

korondrano, Le Rucher Ambatobe et Sambalia Antsahavola. « *Tous ces partenaires ont le même état d'esprit que STCV en ce sens qu'ils sont adeptes du mode de vie zéro déchet* », poursuit-elle.

A travers ces actions, Gaëlle Randriamanana propulse le recyclage dans une dimension économique. Ses principaux clients sont les grandes entreprises avec qui elle collabore dans le cadre de la Responsabilité sociétales des entreprises (RSE). « *Je m'occupe personnellement de la partie exploitation et surtout la prospection pour convaincre les sociétés de prendre un abonnement RSE. Nous sommes devenu une société qui propose des solutions RSE clé en main via la sensibilisation des collaborateurs pour qu'ils soient écoresponsables et que l'entreprise ait une identité écocitoyenne via la gestion des déchets recyclables* », explique la directrice de STCV.

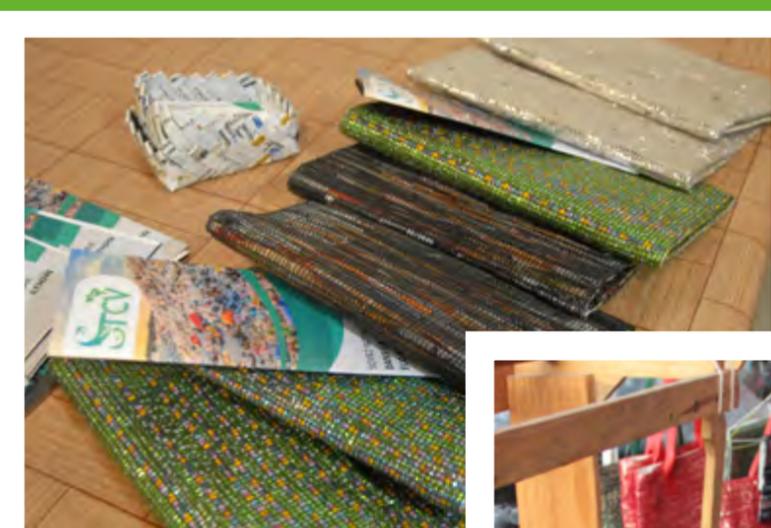
Concrètement, cette dernière met en place des bacs de tri au niveau des entreprises afin de promouvoir les écogestes au sein de ces entreprises privées. Elle prend en charge la collecte et le broyage des papiers archives ou confidentiels. Des fûts compacteurs de bouteilles en plastiques et des canettes en aluminiums, revisités à la couleur de chaque entreprise, dénommés Ecocity, sont également répartis au niveau de ces sites pour sensibiliser les personnels à l'impact environnemental et social.

Les Ecocity sont aussi déployés au niveau des fokontany de la capitale pour soutenir la subsistance des familles vulnérables qui collaborent avec STCV.

Une collecte de déchets en plastique est également effectuée par deux camions. Cartons, papiers et piles sont recueillis au niveau de la plateforme STCV dont le local se trouve à Ankadimbahoaka. Cette activité est menée auprès des entreprises clientes ou alors au niveau des fokontany. A

ce titre, STCV collabore avec près de 1.200 collecteurs grâce à un projet mis en œuvre avec le Fonds d'intervention pour le développement (FID). Ces personnes nettoient au niveau des fokontany et ramènent les déchets recyclables.

Elles sont payées pour le travail accompli et jouissent ainsi d'un revenu pérenne. « *Nous collaborons avec 40 fokontany dont 18 issus de la collaboration avec la CUA et le FID* », fait savoir Gaëlle Randriamanana.



Valoriser le récup'art dans la société malgache

Si pour STCV, le recyclage trouve une dimension économique, les petites et moyennes entreprises (PME) de Tana ont du mal à en faire une activité lucrative. Pour la plupart d'entre elles, le recyclage reste au stade des actions sociales ou de la sensibilisation à la protection de l'environnement.

Parmi ces entreprises sociales figure Kapok design qui transforme les boîtes de conserves en objets de décoration.

Kapok design fut créée en 2020 pour soutenir les familles vulnérables, dont les ressources ont été mises à mal par l'arrivée de la Covid-19 à Madagascar. « Je suis, à la base, une animatrice sociale. Je travaille généralement avec des familles dont le moyen de subsistance est lié au ramassage des ordures. Etant donné que les usines étaient fermées durant la période de la crise sanitaire, ces familles ont perdu leur travail. C'est pourquoi j'ai créé Kapok design », explique la fondatrice de l'entreprise, Mbolatiana Ambinintsoa Razanadrakoto. Sept familles issues de milieux défavori-

sés de la capitale travaillent en tant que prestataires pour Kapok design. « Mon but est de mettre en valeur le talent des personnes vulnérables. Habituellement, les gens ne voient en eux que la pauvreté quand ils les regardent, mais moi, je vois des personnes qui ont des idées et du talent comme tout le monde, et c'est ce que je souhaite mettre en lumière au sein de Kapok design », note-t-elle.

Les familles récupèrent les boîtes de conserve dans les déchèteries et les rapportent à l'atelier pour les nettoyer et les désinfecter. Des modèles leur sont ensuite fournis pour qu'elles puissent créer des objets de décoration de toute sorte, allant de vases aux tirelire en passant par les boîtes à bijoux. Et l'objectif de Kapok design est atteint, car ses créations ne laissent généralement pas indifférents les visiteurs durant les foires. « Les clients s'émerveillent souvent devant nos créations. Ils s'étonnent que de si beaux objets puissent provenir de produits de recyclage comme les boîtes de conserve », se réjouit sa fondatrice.



Mais l'émerveillement n'est pas suffisant. Encore faut-il vendre les produits créés par Kapok design pour que l'entreprise puisse fonctionner. « Jusqu'à présent, nos bénéficiaires ne sont pas encore à la hauteur de nos ambitions. Pour l'instant, les familles qui travaillent pour nous restent des prestataires », explique Mbolatiana Ambinintsoa Razanadrakoto. « A mon avis, il est encore difficile de vivre du recyclage à Madagascar », déplore-t-elle. En cause, le peu de considération qu'ont les Malgaches pour le récup'art. « Quand on propose des prix qui vont de 5.000 à 50.000 ariary, beaucoup rechignent à acheter et

avancent qu'une boîte de conserve ne devrait pas coûter aussi cher. Ils n'imaginent pas le travail qu'il y a derrière. C'est d'autant plus regrettable qu'on ne dit mot sur les prix des produits importés », poursuit la fondatrice de Kapok design. Elle estime qu'un long travail d'éducation et de sensibilisation reste encore à faire pour lancer le concept de produits écoresponsables à Madagascar.

Néanmoins, Kapok design reste un acteur-clé dans la chaîne de valeur du recyclage à Madagascar, au même titre que STCV. Elle est porteuse du talent des familles vulnérables au sein

de la société malgache, autant qu'elle leur apporte un revenu pérenne. « Le salaire gagné par un de nos prestataires lui a notamment permis de payer les frais d'hospitalisation de son enfant, pour vous montrer la place de cette entreprise dans la vie de ces familles vulnérables », témoigne sa fondatrice.

Elle espère étendre son projet vers la construction de bibliothèques dans les quartiers défavorisés pour promouvoir l'éducation des enfants issus de ces milieux.

Nambinina Jaozara et Tiana Ramanoelina



SERVICE+

**ENTRETIEN
SANS RENDEZ-VOUS**



**PIÈCES D'ORIGINES
ADAPTÉES À VOTRE VÉHICULE**

**GRUPE
VISEO**

**CONTINENTAL
AUTO**

Galaxy Village
Tél: 034 11 644 41 / 42
Mail: bonjour@continental-auto.mg

BAIC

Maisons d'édition

Les Malgaches ne lisent pas suffisamment

Quand on tient entre ses mains un roman, un ouvrage littéraire, un manuel scolaire..., on cherche rarement à savoir comment il a été élaboré, par quelles étapes il est passé avant d'être mis à la disposition du lecteur, quel qu'il soit. Pourtant, la chaîne de production d'un livre fait intervenir un certain nombre d'acteurs dont les principaux sont l'auteur (ou l'écrivain), l'éditeur, le diffuseur et le libraire.

Dans cette chaîne, la maison d'édition joue un rôle primordial car il intervient depuis la conception de l'ouvrage jusqu'à sa publication en passant par la mise en page.



Dans la décision de publier un ouvrage, deux cas peuvent se présenter. Soit l'auteur présente son œuvre à un éditeur pour que ce dernier le fasse publier. Ou alors, c'est l'éditeur qui a une conception de l'ouvrage à produire et dans ce cas, il cherche un auteur (par exemple, dans la conception d'un manuel scolaire).

Quant au choix de publier un livre, généralement, l'éditeur se base quelques critères, en l'occurrence

la renommée de l'auteur, le marché qui est déterminé par la demande du public, ou encore le financement, sachant qu'un ouvrage peut bénéficier du financement d'un projet. Il peut également arriver qu'une maison d'édition dispose d'une ligne éditoriale qui détermine quels types d'ouvrages elle va produire. En conséquence, c'est cette ligne éditoriale qui détermine en quelque sorte une spécialisation de la maison d'édition

(juridique, jeunesse, poésie, histoire, manuels scolaires...). Généralement, une maison d'édition travaille étroitement avec une à trois imprimeries. Cette collaboration dépend de la disponibilité de l'imprimerie (délai d'exécution du travail), du prix demandé par l'imprimeur (coût), du nombre de tirages. Dans certains cas, notamment lorsque le tirage est très important, l'ouvrage est imprimé à l'étranger (en Inde, par exemple).

Une redistribution inégale

Une fois que l'ouvrage est imprimé, il est mis en vente. Pour cela, la maison d'édition travaille avec de nombreuses librairies et réciproquement. Elle peut accorder aux libraires d'importants avantages : si ces dernières ne paient pas au comptant, elles peuvent bénéficier d'un délai de paiement de 30, 60 jours ou même du système de dépôt

vente. A noter que les deux métiers sont compatibles, sachant qu'on peut être à la fois une maison d'édition et une librairie.

Le prix de vente d'un livre est fixé par l'éditeur suivant plusieurs facteurs : prix du marché, la demande, le coût d'impression. Généralement, le prix

du papier plombe le prix de revient du livre car son prix ne cesse d'augmenter.

Quoi qu'il en soit, globalement, les recettes sont distribuées entre les maillons de la chaîne de production, de l'auteur à l'éditeur en passant par l'imprimeur et le libraire, lesquels perçoivent des montants inégaux.

10%
pour l'auteur

20%
pour le libraire

40%
pour l'imprimeur
(pouvant aller
jusqu'à 50%)

30%
pour l'auteur
pour l'éditeur (qui
devra encore verser
environ 10% au
diffuseur)

Quand le stock est épuisé, il peut être décidé de procéder à une réimpression.

A ce propos, cette démarche peut poser problème si certains facteurs de coûts tels que le prix d'impression ont changé entretemps. Or, il est difficile de décider une hausse du prix de vente du livre dès lors que le public a déjà eu connaissance du prix fixé pré-

cédemment.

Bien évidemment, si l'auteur dispose du financement requis pour publier son œuvre, il peut choisir l'autoédition. Mais dans ce cas, il y a un risque au niveau de la promotion et de la communication auprès des librairies. Les maisons d'édition, elles, ont déjà leurs réseaux et travaillent avec des librairies appropriées.

Quant au paiement de l'auteur, il existe de nombreuses possibilités suivant le contrat signé initialement entre lui et l'éditeur : dès la publication, il peut percevoir des avances pouvant aller jusqu'à 50% de ses dus ou même la totalité. Il se peut aussi qu'à chaque fin d'année, on effectue un inventaire et il sera payé en fonction du nombre d'ouvrages vendus.

Le défi des nouvelles technologies

Globalement, la question financière en termes de stockage des livres pose bien souvent des problèmes à un éditeur qui finance l'auteur sur ses propres fonds. En effet, celui-ci supporte le risque de retour de fonds jusqu'à l'écoulement de la production.

Pour de nombreux éditeurs, le marché reste difficile car les Malgaches ne lisent pas suffisamment ou n'aiment pas lire. Mais la situation pourrait être également imputée à la faiblesse du pouvoir d'achat de la population.

D'après un éditeur, entre acheter un livre et une pizza, le choix est vite fait. Les libraires partagent le même constat. Pour cette raison, éditeurs et libraires s'efforcent chaque année d'organiser la « Foire du livre » pour encourager le public à lire beaucoup plus.

Par ailleurs, les nouvelles technologies apportent également leur lot de difficultés. Qu'on le veuille ou non, le développement du livre numérique constitue une forte concurrence. Le

piratage constitue également une menace permanente, d'où le choix des éditeurs locaux de ne pas publier des livres numériques, de crainte de se faire pirater.

Bref, bien qu'il existe depuis fort longtemps, le métier d'éditeur est encore difficile à Madagascar. Il est primordial que tous les acteurs du circuit de production travaillent ensemble d'une manière coordonnée.

Ranaivo Lala Honoré

AEDIM

L'Association des éditeurs de Madagascar (AEDIM) regroupe une dizaine de membres dont Tshipika, CMPL, Editions Jeunes Malgaches, TPFLM,...

L'objectif de cette association est, entre autres, de faire connaître au public les types de production disponibles, le développement de l'art de l'écriture, la promotion du livre qui va toujours de pair avec celle de la langue malgache (« mois de la langue malgache »), faire connaître les auteurs...

A noter également l'existence d'une Association des éditeurs indépendants qui ne sont donc pas affiliés à l'AEDIM. La majorité des maisons d'édition est concentrée dans la capitale, tout comme les librairies.

LES JARDINS DE VEGA

terrains

VEGA



Le nouveau poumon vert d'Antananarivo

Idéalement situé au cœur du quartier calme et prestigieux d'Ankorondrano, les Jardins VEGA allient sérénité, bien-être et modernité. Le projet propose un nouvel art de vivre, un concept d'habitat pensé dans une logique bioclimatique pour plus de confort et de fonctionnalité, dans un espace entièrement sécurisé.

A proximité des centres commerciaux, des banques et des écoles, avec un accès direct au Boulevard des hydrocarbures et des voies rapides du Lac Masay.



En plein centre d'Antananarivo

Villas à partir de

140m²

- Espaces de vie lumineux
- Vastes terrasses
- Jardin paysagé
- Confort et modernité

Contactez nous

+261 (0) 32 03 061 28

<https://groupe-filatex.com/immobilier/>

Groupe filatex
construire l'avenir

Haya Madagascar La maroquinerie authentique et responsable

La Grande île recèle de nombreux trésors, en l'occurrence son artisanat qui fait sa fierté et sa renommée par-delà le monde entier. C'est ce qui a notamment convaincu le Groupe Filatex à investir dans ce secteur à travers la création, en 2019, de Haya Madagascar.

Avec la ferme idée de préserver les savoir-faire liés à la maroquinerie et de soutenir toute la filière, de l'élevage à la tannerie, jusqu'au travail de transformation du cuir et son commerce, Haya Madagascar met à l'honneur la peau de crocodile, une autre ressource précieuse du pays.

Les produits Haya Madagascar utilisent principalement des peaux provenant d'animaux élevés, tannés et teintés à Madagascar en utilisant des techniques traditionnelles et naturelles. Ces peaux sont ensuite travaillées par quelques-uns des meilleurs artisans du pays, le tout, dans un périmètre de quelques kilomètres. Ce circuit ultra-court permet d'assurer qualité et authenticité des produits et une juste rémunération de chacun des acteurs de la chaîne.

Ces produits, 100% made in Madagascar, sont accompagnés de certificat CITES, et sont disponibles dans quelques points de vente sélectionnés, en l'occurrence Grand Hôtel Urban, Hôtel Colbert, Nova Hôtel, Caravelle Madagascar à Antananarivo et chez Nulle Part Ailleurs à Toamasina. Haya Madagascar répond également aux commandes spéciales et sur-mesure.





Lalatiana Rakotondrazafy

Ministre de la Communication et de la culture

« La culture est un axe transversal qui doit irriguer toutes les politiques »

Lalatiana Rakotondrazafy, ministre de la Communication et de la culture, évoque la place et l'importance de la culture, et fait le point sur les 5 années de son mandat à la tête du département. Interview.

En termes de budget alloué et de projets, quelle place l'Etat accorde-t-il au secteur de la culture ?

Mon département a le 5ème plus petit budget parmi les 31 que compte le gouvernement. Nous pouvons tous comprendre qu'il y a des secteurs beaucoup plus prioritaires en raison de la situation sécuritaire et socio-économique de notre pays. Malgré cela, avec le leadership éclairé du Président de la République, je peux dire que la culture a, depuis 2019, retrouvé ses lettres de noblesse, les plus importants projets présidentiels mis en œuvre durant son mandat sont par exemple la création de l'Académie Nationale des Arts et de la Culture et la réhabilitation complète de tous les Palais dans le Rovani Madagasikara. Vous savez, quand le budget qui nous a été confié est bien géré, nous pou-

vons réaliser beaucoup de choses. Les nouvelles infrastructures, les musées et autres projets artistiques et culturels ont foisonné depuis 4 ans maintenant. Et nous ne sommes pas près de nous arrêter...

Quels sont les grands axes de la politique de développement de la culture mise en œuvre par le ministère ?

La politique de développement culturel tourne autour de plusieurs axes. D'abord, il y a les infrastructures culturelles, pour n'en citer que l'ouverture du musée des archives iconographiques qu'on appelle « Trano sary », la réhabilitation de l'immeuble Galerie 6 qui est aujourd'hui devenu le centre « Ivokolo » où nous avons la salle de théâtre « Charles Ravalonson et la première Galerie d'Art gérée par l'Etat « R.R Raparivo », ou encore

le « Kianjan'ny Hira gasy » qui est en construction actuellement du côté d'Ampefiloha.

Puis, la réhabilitation des patrimoines, tel que le Musée « Vavitiona » pour la province de Toamasina, le Musée « Rainilaiarivony » que nous venons d'inaugurer récemment, sans oublier le Rova de Madagasikara, le palais du Premier Ministre d'Andafiavaratra, et une quarantaine de patrimoines nationaux.

Nous avons également travaillé pour la promotion de l'industrie culturelle et créative notamment par le programme Tosik'Art concours, puis le Centre d'incubation, et notre événement phare qu'est le Mihamy Mada Fashion, l'événement national annuel de la mode et de la création, qui en est à sa 4ème édition. Il faut également citer la promotion du livre et de la lec-

ture, ainsi que l'appui à l'industrie et la chaîne du livre. Nous avons, dans ce cadre, reformé la Bibliothèque nationale de Madagascar et avons ouvert des branches de la bibliothèque dans les régions. Nous avons appuyé les écrivains, mais également adopté une politique d'acquisition de livres qui nous permet d'aider les maisons d'édition.

Et en matière d'actions pour le renforcement de l'identité culturelle ?

Dans le cadre du renforcement de l'identité culturelle nationale, nous avons édité deux livres sur l'origine des Malagasy et sur les différents « soatoavina malagasy ». Et actuellement, nous sommes en train de terminer la rédaction d'un troisième ouvrage qui portera, cette fois-ci, sur l'origine de la langue malagasy.

Sur le plan musical d'ailleurs, afin de faire rayonner notre culture à l'international, nous avons créé un orchestre national, le « Voa'Art : The National Orchestra of Madagascar », composé de jeunes et d'illustres artistes étudiants et ou professeurs au sein de l'Académie Nationale des Arts et de la Culture ou ANAC qui a remplacé le CNEMD. Nous avons aussi mis sur pied le « Malagasy Folklorique Band » ou « Maf'B » qui regroupe des jeunes talentueux de la musique et de la danse. Ils sont appelés à nous représenter sur la scène internationale, sans parler du travail que nous avons fourni pour faire du « Kabary » un patrimoine immatériel de l'humanité.

Aujourd'hui, nous sommes aussi en

attente de l'inscription du « Hira Gasy » à la liste des patrimoines immatériels de l'Humanité. Par ailleurs, nous avons entamé les réformes nécessaires au sein de l'office malagasy du

«

Rovan'i Madagasikara : L'ouverture au grand public est prévue autour de la fête nationale de cette année.

»

droit d'Auteur ou Omda. Pour nous, et cela a été les instructions de Monsieur le Président de la République et de Monsieur le Premier Ministre, aucune discipline artistique ne devait être oubliée pendant ce mandat.

Parmi les réalisations notables de votre mandat figure en l'occurrence la mise en œuvre du « Tagnamaro »

... Effectivement, la mise à jour de la loi sur la politique nationale culturelle a introduit le « Tagnamaro », la journée citoyenne qui remet au goût du jour l'esprit de l'entraide et du « fihavanana ». Organisé chaque troisième samedi du mois, le « Tagnamaro » nous a permis de réhabiliter des centaines de bâtiments publics, d'ouvrir ou de réhabiliter des centaines de kilomètres de nouvelle route, ou de planter des milliers de jeunes plants. Mais j'aimerais aussi citer la construction des Maisons de la Communication de la Culture. Nous avons 6 opérationnels et 11 en attente d'inau-

guration. Nous avons également construit des Centres d'incubation en entrepreneuriat culturel et industrie créative « Tosik'Art ». 3 sont opérationnels et 6 en cours de construc-

tion.

Sous votre direction, le MCC semble avoir mis un accent particulier sur la réhabilitation/rénovation de plusieurs Rova. Pour le cas particulier du Rovani Madagasikara, quels travaux reste-t-il à faire au stade actuel des choses et quand une ouverture au grand public est-elle prévue ?

En effet, en plus du Rova, plus de 40 patrimoines nationaux ont été réhabilités durant notre mandat parmi lesquels plusieurs Rova, pas seulement à Analamanga mais dans presque toutes les régions, sachant qu'on ne les appelle pas forcément des Rova mais ce sont des habitations historiques des anciens rois et reines de ces régions.

Pour le cas spécifique du Rovani Madagasikara - petite parenthèse, une appellation qui fait débat chez certaines personnes, mais il est important de le réexpliquer : « Rovani Madagasikara » car les derniers rois

et reines qui y ont résidé ont porté les titres de « rois et reines de Madagascar » - il reste les travaux de reconstruction de « Manampisoa » et de « Tranovola », qui sont toujours en cours. L'ORMada (Ofisin'ny Rovani Madagasikara, ndlr) est totalement fonctionnel et gère pleinement le Rovani Madagasikara. L'ouverture au grand public est prévue autour de la fête nationale de cette année.

Pour en revenir à l'Omda, l'actualité récente parle de la nomination d'un nouveau directeur. Quelles prochaines étapes ?

Le Conseil des ministres a accepté notre proposition de nommer M. Joelinirina Rarivoson au poste de Directeur de l'Office Malagasy du Droit d'Auteur ou Omda. C'est une étape importante dans la réforme que nous avons menée au sein de cet organisme rattaché au Ministère de la Communication et de la Culture. Cette réforme devait obligatoirement passer par le remplacement de l'ancien directeur qui, au bout de plus de 20 ans à la tête de l'office, ne pouvait plus donner un nouveau souffle à l'Omda. Nous nous félicitons de la décision du Conseil des ministres de nommer son successeur, qui nous a donc donné raison.

Les artistes pourront désormais percevoir leurs droits car il faut rappeler que sans la signature d'un directeur nommé en Conseil des ministres, cela n'a pas été possible. Maintenant c'est chose faite, donc les artistes pourront percevoir leurs droits. La prochaine étape sur le plan administratif est l'élection du Président du Conseil

d'administration, ce qui, à partir de là, permettra un fonctionnement administratif normal de cet organisme.

Mais la prochaine étape la plus importante pour les artistes est cette modernisation digitale que nous avons lancée et qui est en cours à travers des partenariats avec Universal et Virgin Music et avec l'arrivée de Manooova et Renala Music. C'est-à-dire que le travail pour améliorer la vie des artistes, les revenus des artistes, continue.

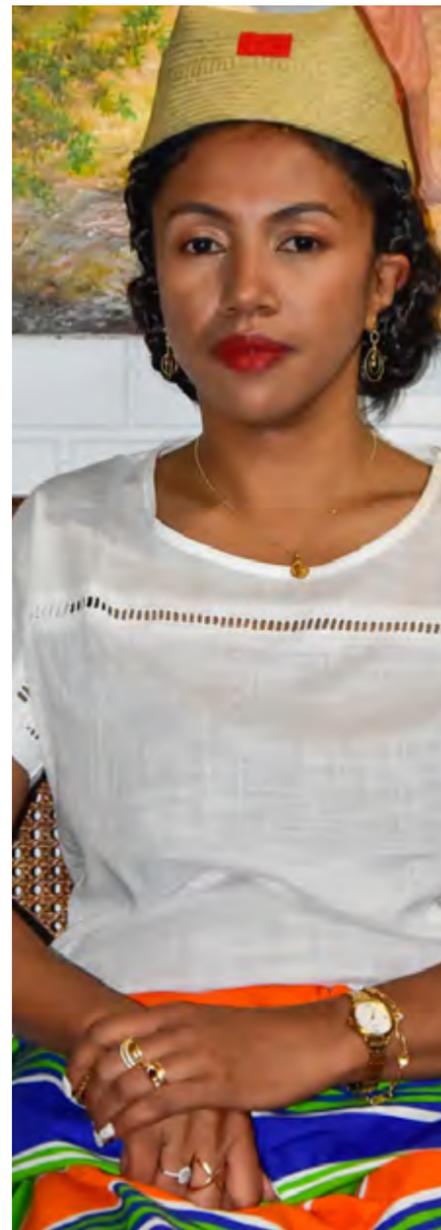
Quels sont les projets en cours et perspectives de votre département ?

Nous entamons notre 5ème année à la tête du département de la Culture à Madagascar. Notre mission principale était de conscientiser tout un chacun sur la place que doit avoir la culture, de travailler avec acharnement pour que celle-ci trouve sa place. C'est l'âme de notre pays, c'est ce qui doit primer avant tous les autres domaines. Car nous le savons mais nous l'oublions parfois, la culture est un axe transversal qui doit irriguer toutes les politiques, et non un simple département de l'action publique. Il n'y a pas de développement sans la culture, il n'y a pas de programmes ni de projets de développement qui peuvent fonctionner sans la culture. Et tous les programmes et projets que nous avons mis en place durant ces presque 5 ans, tendaient vers ce sens.

Pour ce qui est des projets en cours, il nous reste l'aménagement et l'équipement de l'« Havoria » - l'auditorium et musée de l'audiovisuel à Anosy. Il

faut savoir que nous avons déjà achevé la construction du bâtiment. Il y a aussi l'achèvement du bâtiment de l'Académie Nationale des Arts et de la Culture ou ANAC sis à Ambohitso-rohitra, la réhabilitation d'une maison ancienne à Fianarantsoa qui nous servira plus tard de musée pour la province de Fianarantsoa, et enfin la construction du Kianjan'ny Hira Gasy à Ampefiloha qui est déjà en cours actuellement.

Propos recueillis par N.R.



Appuyé par

POLES INTEGRÉS DE CROISSANCE

15 16 17 18 Juin 2023 | CCI IVATO

SPONSORS OFFICIELS

SPONSOR PLATINIUM

SPONSORS MEDIA SILVER

SPONSOR OFFICIEL DIGITAL

SPONSORS GOLD

SPONSORS MEDIA BRONZE

TRANSPORTEUR OFFICIEL

SPONSORS BRONZE

MAURICE PAYS INVITE D'HONNEUR

LES CHIFFRES CLÉS DU SALON

- 04 jours d'exposition
- Une dizaine d'espaces d'exposition
- Plus de 300 stands
- 30.000 m² d'espace d'exposition
- 18.000 visiteurs attendus
- 08 restaurants de différentes spécialités répartis dans le food-court
- 01 restaurant VIP
- 05 salles de conférences
- Une centaine de participants aux éductours et voyages de presse
- Plus d'une vingtaine de conférences à thème avec des intervenants de haut niveau

www.itm-madagascar-tourisme.com | www.madagascar-tourisme.com

commercial.itm@ontm.mg | +261 34 54 723 32

Bruno Chateauneuf, collectionneur

Plus de 900 tableaux d'auteurs malgaches à rendre à la Grande île

Bruno Chateauneuf, collectionneur de tableaux de peintres malgaches et propriétaire du magasin de brocante Max et les ferrailleurs, possède à son actif 956 tableaux anciens de peintres malgaches, tous peints à Madagascar. Il décide de mettre sur le marché plus de 900 tableaux de sa collection, dans un objectif simple : rendre ces chefs d'œuvres à Madagascar, dans l'espoir d'impulser un nouveau souffle à l'art de la peinture dans le pays. Il confie sa passion, son histoire et sa vision du métier d'artiste peintre dans la Grande île. Rencontre.

Bruno Chateauneuf est l'incarnation de la passion. Passionné de tableaux anciens de peintres malgaches, il est devenu successivement acheteur puis collectionneur compulsif. Comme tout collectionneur nourri par la passion, à un moment donné, il a cessé de compter le nombre des tableaux qu'il détient, tout comme il a cessé de compter les sous qu'il a dépensés pour les acquérir.

Mais Bruno Chateauneuf n'est pas seulement féru d'œuvres d'art. Il s'intéresse également à leur histoire, et va même jusqu'à voyager de par le monde pour approfondir ses enquêtes. Un après-midi de février, lors d'une vente-exposition organisée à l'hôtel de ville Analakely, il nous fait voyager à travers le temps en découvrant une à une la beauté des chefs-d'œuvre accrochés au mur, tout en contant l'histoire que recèle chacun d'eux. L'un des ces tableaux, baptisé « L'arrestation » par son propriétaire est une toile dessinée par l'un des plus prestigieux peintres malgaches,

Emile Ralambo. Dans ce tableau, son auteur se peint en aquarelle, traversant une rivière dans une forêt, accompagné de tirailleurs sénégalais. Ce chef-d'œuvre est la retranscription d'une scène qui s'est déroulée dans les années 1920, alors que l'auteur de l'œuvre, qui est à la fois peintre, pasteur, instituteur et patriote se faisait arrêter par les colons.

« Après avoir été transféré à Nosy Lava, il a eu la chance de rencontrer le directeur du pénitencier qui était amoureux de peinture. Il mangeait midi et soir avec le directeur. Il n'était plus vraiment prisonnier », relate Bruno Chateauneuf, durant la vente-exposition. Après « L'arrestation » de Ralambo, il nous fait découvrir « La porte » et « La belle dénudée dans les bois », du même auteur, ainsi que d'autres tableaux anciens peints par Ratovo ou Ramanakamonjy, qui représentent toute une richesse culturelle. Chacun des tableaux accrochés au mur du Hall de l'hôtel de ville porte un nom imaginé par le collectionneur,

qui retrace l'histoire de l'objet, mais représente également sa valeur aux yeux de son propriétaire. La collection de Bruno Chateauneuf est riche de 956 tableaux anciens de peintres malgaches, tous peints à Madagascar.

Ces œuvres sont pour la plupart exposées dans son magasin de brocante dénommé Max et les ferrailleurs, à Isoraka. Certains se trouvent chez lui, d'autres chez des amis, en France.

Cette vente-exposition organisée en février était pourtant la dernière orchestrée par le collectionneur français, car il a décidé d'écouler la majeure partie de ses tableaux. Sur ces 956 tableaux, Bruno Chateauneuf ne compte en garder qu'une cinquantaine qu'il a soigneusement sélectionnée avec son fils. Mais c'est non sans douleur qu'il se sépare du reste. « Mon but, en fin de compte, c'est que ça revienne à Madagascar », souligne-t-il. Il explique également cette décision par le fait de devoir affiner

sa collection, dont la plupart des tableaux de musée, ne pourront pas rester longtemps chez lui. Il espère qu'une partie de ces œuvres d'art soit achetée par un musée ou une fondation.

Mais comment cet homme, qui à la base était un marchand d'affiches publicitaires et brocanteur s'est-il retrouvé à collectionner des tableaux de peintres malgaches ?

« Quand je suis arrivé à Madagascar en 1989, j'ai rencontré quelqu'un qui

m'a transmis sans faire exprès l'amour des tableaux. C'était un vieux monsieur qui tenait un magasin d'antiquités à Isotry. Comme il était brocanteur, et que j'adorais la brocante, on a commencé à parler de plaque émaillée. Il me parlait des tableaux anciens de Madagascar. Et il m'a fait part de son intérêt à acquérir des tableaux malgaches détenus par des ex-colons en Europe. Si vous pouvez m'en trouver », disait-il. Alors, ce Monsieur me donne une liste. Un jour, durant une foire internationale à Lille, je regardais

des portfolios et je découvre un dossier sur Madagascar. J'ai à peine vu ce portfolio sur Madagascar, que je l'ai acheté. Arrivé à Paris, j'ouvre le portfolio. Et là, je remarque en fin de compte que c'est magnifique. Le déclic est intervenu dans ma tête. C'est de cette manière je suis devenu accro des tableaux malgaches. Et bien entendu, je me suis marié avec une arrière-petite fille de peintre, de la famille de Raminintsoa, sans faire exprès. C'est une continuité », raconte Bruno Chateauneuf.

Madagascar refermée sur elle-même

Bruno Chateauneuf n'est pas seulement le collectionneur impulsif comme il aime se décrire. Il est aussi un fervent défenseur des artistes peintres malgaches. Témoin des difficultés de ses confrères à évoluer dans le secteur, il met en œuvre des moyens financiers ou techniques pour les soutenir, même si cela reste de petits moyens. « Je suis un tout petit mécène », sourit-il.

Selon lui, il est également la première personne qui a fait naître des expositions à la mairie d'Antananarivo. « J'y ai laissé du matériel pour que d'autres artistes exposent derrière moi. Il en faut toujours un qui fasse le premier pas, pour que les autres puissent en bénéficier », note-t-il. Il regrette qu'il n'y ait pas assez de rotation entre Madagascar et l'étranger pour permettre une large diffusion des œuvres de peintres malgaches. « Madagascar, en fin de compte, par rapport à d'autres pays, c'est que vous êtes des iliens. La communication est un peu plus fermée qu'en Afrique où il y a plus d'échanges artistiques », relève-t-il.

Il se réjouit d'ailleurs de la création d'un nouvel espace d'exposition de La fondation H en centre ville. « Cela va faire débloquent les choses, parce qu'il y aura des invitations d'artistes, une action qui existe depuis long-

temps, mais avec de gros moyens. Il y a eu l'art Galerie qui a eu la même impulsion, mais cela reste limité. Je ne critique pas, ce qu'ils font c'est très bien et heureusement qu'il y a des gens comme eux, mais en termes d'échanges, ce n'est pas encore assez. Il n'y a pas assez de mouvement. S'il y a des mouvements un peu plus gros, la peinture évolue », poursuit le collectionneur.

Cette rotation est pourtant importante dans la mesure où les plus grosses ventes en dépendent. « Ce sont les Européens qui restent pendant deux ou trois ans à Madagascar qui achètent les œuvres. Ce ne sont pas les touristes. Ils gagnent de gros salaires pour se payer de grands tableaux et puis ont la culture pour les acheter », explique encore Bruno Chateauneuf. A Madagascar, à cause de ce manque d'échange avec le monde, les artistes peintres traversent souvent des difficultés financières. « J'avais un ami qui avait été sélectionné pour un concours international. Il lui a fallu 2.500.000 ariary pour envoyer son tableau à Prague, ce qu'il a réussi à faire. Sauf que jusqu'à maintenant, il est en train de rembourser des dettes parce que son tableau n'a pas été primé », soupire Bruno Chateauneuf. « C'est vrai que parfois, l'Etat ne peut pas payer les billets

d'avion de ses artistes. Par contre, il y a les ambassades. Elles peuvent assurer des transports et au moins les expositions des artistes malgaches, pour promouvoir les peintres malgaches à l'étranger. C'est comme la musique, la danse ou le kabary. C'est un art. Il faut le promouvoir », insiste le collectionneur.

En attendant, Bruno Chateauneuf entend continuer ses actions pour soutenir les peintres malgaches. Il ne nous livre pas le montant qu'il gagne à travers la vente de sa collection, par contre, il entend faire ce choix pour donner également la place à d'autres collectionneurs et donner vie à l'art de la peinture dans la Grande île. « L'objectif est de partager ma passion aux nombreux passionnés qu'il y a ici à Madagascar, qui sont aussi collectionneurs, mais aussi donner la chance à de nouveaux collectionneurs. En principe, les grandes familles qui ont des tableaux malgaches les gardent. Les œuvres ne reviennent jamais sur le marché, sauf si quelqu'un décède et qu'il n'a pas de descendant. Il faut de nouveaux collectionneurs, parce que les vieux collectionneurs s'essouffent à un moment donné », soutient Bruno Chateauneuf.

Nambinina Jaozara



De l'art funéraire à l'ornementation

L'Aloalo survit avec difficulté aux années et aux crises

Il était une fois un couple. Un jour, alors que les époux prenaient leur repas, l'homme dit à sa femme, tout en lui montrant son cuiller en bois et à la manche sculptée : « Si je meurs avant toi, tu érigeras sur mon tombeau une sculpture avec, tout en haut, l'effigie d'un zébu, si tu en as les moyens ». Son épouse lui répondit : « Si je meurs avant toi, tu en feras de même pour moi, mais avec un oiseau ». C'est ainsi que serait née la tradition des Aloalo, ces totems funéraires qui trônent au-dessus des tombeaux Mahafaly, dans la région Sud-Ouest de la Grande île. L'appellation prend tout son sens lorsqu'on sait qu'elle vient de la racine « Alo » qui signifie « Aloka » ou « ombre ».

L'histoire de l'origine des Aloalo relève de la tradition orale et les versions sont multiples. Et celle-ci, c'est Saholy Aimée Rafalinomenjanahary qui la raconte. Elle fait partie d'une famille de sculpteurs de Betioky, détentrice de ce savoir-faire typiquement Mahafaly qui se transmet de génération en génération. « **C'est un don que nous avons reçu de nos aïeux, en l'occurrence notre grand-père. Nos parents et nos oncles ont repris le flambeau et même les enfants se mettent à la sculpture dès leur plus jeune âge** », relate-t-elle.

Ils sont en tout cas une vingtaine, les seuls d'ailleurs dans le secteur, à exercer cet art, réunis au sein de la petite entreprise familiale dénommée Art Mahafaly. Et s'ils ne sculptent pas uniquement des Aloalo, ceux-ci représentent l'essentiel de leurs œuvres. « **Nous produisons évidemment sur commande mais, en tant qu'artisans, nous confectionnons des Aloalo selon nos inspirations, que nous vendons en boutique** », note notre interlocutrice.

Et pour cause, au fil du temps, les pratiques ont quelque peu changé. Autrefois, il s'agissait d'un art exclusivement funéraire, les sculptures, destinées à rendre hommage et retracer la vie du défunt, étaient d'ailleurs réalisées avec du bois comme le Mendoravy (destiné à la construction et la fabrication de cercueils), ou encore avec du Taly (une espèce de bois d'ornementation et de construction) puis ointes de la graisse extraite d'un zébu. Aujourd'hui, particuliers, touristes, établissements hôteliers... peuvent

s'en procurer pour en faire des objets de décoration. Les essences de bois qui servaient aux artisans il y a quelques décennies à fabriquer les Aloalo se raréfiant et donc protégées, ils utilisent plutôt maintenant du Balabaky (« Albizia mahalao »). Et puis il y a aussi des Aloalo peints de diverses couleurs.

Malgré tout, et quoique les formes, ornements et couleurs puissent être personnalisés, les parties composant les Aloalo n'ont pas fondamentalement changé depuis des siècles : la tête (« Lohany ») dont les « Ajiba », les têtes de zébu en bois ; le corps (« Vatany ») dont les motifs peuvent varier ; et le pied (« Tongony »), la base.

Le délai de livraison d'un Aloalo peut varier d'une à quelques semaines chez Art Mahafaly, en fonction des demandes et de la taille, « **de 1 à 2, voire 2,5 mètres, les prix pouvant aller de 300.000 à 1 million d'ariary ou plus** », selon les précisions



de Saholy Aimée Rafalinomenjanahary. Elle déplore cependant que les ventes se font rares, tout comme les touristes également, depuis quelques années, soit particulièrement depuis la crise sanitaire. « **Nous avons encore en magasin des Aloalo faits du temps de mon grand-père qui est pourtant décédé en 1986. Nous sommes des artisans et pourtant, certains d'entre nous ont déjà été contraints de se reconvertir dans d'autres secteurs d'activités pour pouvoir subvenir à leurs besoins** », indique-t-elle. Et de lancer un appel aux autorités responsables de l'artisanat au pays pour qu'elles se penchent sur le problème, trouver une stratégie de développement et notamment un soutien à la diversification des débouchés. Il y va de la survie de cet art séculaire.

Art Lanto Design



E L O I C P H O T O G R A P H Y C O P Y R I G H T 2 K 2 2

fabricant de produits artisanaux

« Nous souhaitons devenir une référence internationale »

Basée dans la région Atsimo Andrefana, dans la commune rurale de Mitsinjo Betanimena, l'entreprise Art Lanto Design œuvre dans la fabrication d'articles de décoration intérieure à partir d'une fibre végétale qui s'appelle le « Jonc de mer ». Les produits se prêtent à l'ornementation des maisons et des hôtels.

Ayant comme slogan « From dream to reality » ou « Du rêve à la réalité », l'entreprise propose de nombreux articles. Dans le volet décora-

tion, Art Lanto Design propose des poufs, des tapis, des sets de table et cache-pots avec la possibilité de fabriquer d'autres articles sur commande. Les gammes de rangements comprennent différentes sortes de corbeilles de rangement sous différentes formes et tailles. Elle propose également des paniers comme les cabas, les sacs à main et les paniers de course de différentes tailles et modèles. Tous ces produits sont 100% naturels et faits main.



« Nous avons choisi d'entreprendre dans l'artisanat, car personnellement je suis une grande passionnée. La matière première que nous utilisons est disponible presque partout à Tuléar, mais malheureusement, elle n'est pas assez exploitée. J'avais aussi envie de créer des emplois pour ceux qui sont dans le besoin », selon l'entrepreneuse. « Au tout début, nous n'avions ni équipe ni le savoir-faire nécessaire. Cependant, nous savions pertinemment quels produits et quels clients nous voulions cibler. Depuis, nous avons eu recours à des formateurs locaux pour tout apprendre, mais nos

attentes n'étaient pas satisfaites. Ainsi, nous nous sommes lancés dans l'autoformation grâce notamment à YouTube et nous avons suivi environ 300 tutoriels. Vers la fin de 2018, nous avons pu maîtriser la technique de tressage et avons commencé à recruter et à former de nouveaux artisans. C'est cette même année que le quotidien des entrepreneurs nous a challengé. Les problèmes sont omniprésents autant au niveau des fournisseurs, de clients que de la main-d'œuvre. », poursuit-elle. La plupart des clients d'Art Lanto Design sont à Antananarivo, mais l'en-

treprise a déjà expédié ses produits un peu partout dans la Grande île, à savoir dans les villes de Nosy Be, de Sainte-Marie, de Sambava, d'Antsirabe, de Fianarantsoa ou encore de Morondava. L'entreprise est constituée d'une équipe de sept personnes. « Nous honorons des commandes ponctuelles. Nous avons trois types de clients. D'abord, il y a les revendeurs locaux et autres qui se chargent d'exporter nos produits. Il y a également les hôtels et restaurants, et enfin les particuliers », explique Lantoniana Malala Rakotoarivelo, fondatrice et gérante de l'entreprise.

VIGIE

High Tech Security



ALARME



TÉLÉSURVEILLANCE



INTERVENTION



LEADER EN
ALARME
INTERVENTION
TÉLÉSURVEILLANCE

NOS YEUX, VOTRE SECURITÉ

contact@vigie.mg
1er étage Ivandry Business Center
Antananarivo
032 07 190 00
www.vigie.mg

Pour les années qui viennent, Art Lanto Design ambitionne d'exploiter l'international. « *Nous voulons être une référence dans la fabrication d'articles en fibre végétale. Nous souhaitons également utiliser d'autres matières premières que le jonc de mer* », déclare Lantoniaina Malala Rakotoarivelo. « *Durant ces cinq années d'activités, nous avons connu une évolution, mais nous avons avancé pas à pas. Pour atteindre nos objectifs et nos visions, nous avons besoin de compétences et si nous voulons étendre nos activités à l'international, il nous faudra mettre en place des mécanismes pointus et précis ainsi qu'un système de production. Nous devons*

fonctionner comme une véritable entreprise et ne pas tout faire au feeling ! Le Programme Entrepreneuriat est l'un des moyens pour y parvenir », estime-t-elle.

Dans un an, l'entreprise compte augmenter sa capacité de production et ouvrir un showroom, car jusqu'à présent elle vend ses produits soit par le biais de revendeurs, soit dans l'atelier même, ou encore en ligne. Dans trois ans, elle envisage d'exporter par elle-même, sans passer par des intermédiaires. Elle voudrait aussi entamer une production de meubles tressés et également exploiter d'autres matières comme la jacinthe d'eau, l'écorce de

bananier et les feuilles de maïs.

« *Nous souhaitons que Art Lanto Design devienne une société artisanale de référence internationale en matière de décoration à base de fibre végétale. Nous voudrions créer des centaines d'emplois pour l'autonomisation des femmes et des jeunes sans diplômes et avoir la capacité et la compétence nécessaire pour impacter la communauté et pourquoi pas la nation, nous saisissons toutes les opportunités qui s'ouvrent à nous et peuvent contribuer à l'atteinte de nos objectifs pour faire la différence* », conclut l'entrepreneure.

Tiana R.



Tapis Mohair

Un produit de luxe en voie de disparition ?

Le tapis Mohair d'Ampanihy a toujours joui d'une très bonne réputation, même au niveau international. Mais pour différentes raisons, ce joyau de l'artisanat malgache semble voué à la disparition. Les nombreux problèmes que rencontre aujourd'hui la filière tapis Mohair sont malgré tout loin d'être insolubles.

La production du tapis Mohair a commencé vers 1950 avec l'importation de moutons en provenance de l'Afrique du Sud. Au début, des femmes d'Ampanihy se sont regroupées dans une coopérative pour produire du tapis Mohair avec un métier à tisser traditionnel et un cadre manuel.

Durant les années de la révolution socialiste à Madagascar (vers les années 1970), les dirigeants de l'époque ont proposé de transférer la production à Antananarivo. Suite au refus des tisserandes d'Ampanihy de cette proposition de transfert, l'Etat a bloqué les subventions accordées en faveur de la coopérative. Ce fut le début du déclin du tapis Mohair. Par la suite, chaque tisserande a travaillé chacune pour soi, en production et vente individuelle. Tel est le cas de l'entreprise Tapis Mohair du Sud, gérée par Jeanne Armelle Ravalomanda.

Entreprise familiale fondée par la grand-mère de l'actuelle gérante, Tapis Mohair du Sud a comme point de vente dans la capitale un magasin installé sur la route d'Ivato, quoique le centre de production se trouve toujours à Ampanihy.

Actuellement, la vente s'effectue seulement sur commande. En théo-

rie, le délai de livraison est d'environ 6 semaines. Le prix de vente est fixé à 300.000 ariary le m². En 2022, les ventes ont tourné autour de 24 m² par mois, toutes sur commande, avant de chuter cette année.

Mais ce n'est pas la demande qui est en cause. Le problème se situe à la source : les matières premières n'arrivent pas à suivre les commandes, les commandes étant personnalisées. Effectivement, la particularité de cette unité de production est sa capacité à offrir des produits répondant aux exigences des clients tant en matière de coloris que de motifs.

Mais cette particularité est également le facteur de blocage de la production, plus précisément au niveau de la fourniture de matières premières : tous les samedis, les fournisseurs (éleveurs) livrent leurs produits en vrac à Ampanihy dans des sacs en jute, triés ensuite suivant le coloris de la laine brute. En fin de compte, la livraison du produit fini peut s'étaler sur plusieurs mois tant que la quantité de coloris de laine brute correspondant à la commande personnalisée du client, ne suffit pas. C'est toute la chaîne de production qui en dépend.

Afin d'augmenter la quantité de ma-

tières premières, l'idée d'importer de nouvelles têtes de l'Afrique du Sud a déjà germé mais les procédures d'usage sont longues et difficiles car l'importation de bêtes sur pied est toujours sensible en termes de santé animale.

Etant donné que les charges fixes ne changent pas, ce ralentissement de la production porte préjudice à la rentabilité financière de l'établissement. Aussi, faut-il trouver des solutions qui permettront, tout au moins, à l'entreprise de tourner sans arrêt. Pour ce faire, une option qui s'offre est de ne plus se satisfaire des commandes personnalisées mais travailler toutes les matières premières disponibles. Et pour cause, la demande ne manque pas, quel que soit le produit fini. Dans ces conditions, en matière de marketing, en l'occurrence miser sur le label « vita malagasy », « modèle unique » et « entièrement fait à la main ».

D'autant plus que la concurrence de produits similaires est quasi inexistante. Les tapis de fabrication synthétique n'ont pas la même qualité et la même réputation que le tapis Mohair original. C'est un produit de luxe qui figure parmi les meilleures œuvres de l'artisanat malgache.

Ranaivo Lala Honoré



Que la lumière soit,
et la lumière déçoit.

Vous informer, c'est notre métier

alliance 92 fm
votre couleur musicale

**La Radio
qu'il vous faut**

Régie publicitaire
020 22 326 26
publicite.um@gmail.com

**SURPRENEZ VOS PROCHES
AVEC NOS COUPONS CADEAUX**



**DISPONIBLE SUR MESURE
POUR VOS ENTREPRISES ÉGALEMENT**

**CONTACTEZ-NOUS
AU +261 32 05 904 22**

KFC®



Vente d'instruments de musique

Le prix en accord avec la qualité

Les Malgaches aiment beaucoup la musique et pour cette raison adorent jouer avec des instruments de musique. Mais leur capacité d'en acquérir est limitée d'une part, par le prix élevé de ces instruments, surtout s'ils sont de qualité et d'autre part, par un pouvoir d'achat bien faible.



Selon Liantsoa F. Rajaofetra, gérant de « Music Shop Rajaofetra », une enseigne bien connue dans le pays dans le domaine de la vente d'instruments de musique de qualité, bien qu'ils aiment la musique, peu ont la possibilité de se procurer leur instrument de prédilection comme ils le souhaitent. Cela s'explique par leur prix relativement élevé. En guise d'illustration, un piano droit neuf se vend autour de 35 millions ariary. Et même le prix des instruments de musique d'occasion n'est pas donné lorsqu'on sait notamment qu'un piano droit d'occasion se vend à partir de 9 millions ariary.

Les types de clients sont variés. Principalement, ce sont des mélomanes

ou musiciens professionnels, donc des artistes qui en ont besoin pour pouvoir exercer leur métier. Il en est de même des professeurs de musique, tout comme on peut également citer la clientèle étrangère, de passage ou résidente.

Bien évidemment, les nombreux commerces opérant dans la capitale proposent des instruments et matériels de musique à des prix plus ou moins abordables, voire à la portée de toutes les bourses. Il n'en reste pas moins que le prix va toujours de pair avec la qualité. Ainsi, pour pouvoir se permettre d'acquérir un instrument de musique de bonne qualité, il faut disposer d'un budget assez conséquent.

Les entreprises de vente d'instruments de musique mènent une activité spécifique notamment en matière de vente qui se réalise d'une manière aléatoire. Il peut s'agir d'un étudiant en musique qui se retrouve dans l'obligation d'en posséder, un ou encore d'un cadeau (anniversaire...).

Certains événements comme les « famadihana » favorisent également la vente de certains instruments, no-

tamment à vent ou les cuivres. Quoi qu'il en soit, la guitare acoustique tient le haut du pavé, étant l'un des instruments de musique les plus prisés des Malgaches, bien qu'une guitare de bonne facture ne s'acquiert qu'à partir de 300.000 ariary. Ensuite viennent le piano et le violon. Ces derniers temps, c'est le saxophone qui se vend bien auprès de l'enseigne.

Les responsables d'entreprise de

vente d'instruments de musique déplorent toutefois que leurs articles ne bénéficient d'aucun avantage en matière fiscale ou de taxes douanières. Ils sont assujettis au même tarif que les autres marchandises, ce qui a forcément des impacts directs sur leur prix de vente. Et cette situation est aggravée par le faible niveau du pouvoir d'achat de la population.

Ranaivo Lala Honoré



Music shop Rajaofera : une histoire de famille

Au départ, il y avait la « Maison Rajaofetra », entreprise familiale fondée par Parson Rajaofetra en 1958 et qui se spécialisait alors dans la fabrication d'harmonium et de piano ainsi que l'importation de pianos et tout ce qui est instrument de musique acoustique (guitare, violon...). Ces activités étaient complétées par la formation et la réparation d'instruments de musique.

Les activités de l'entreprise se sont diversifiées depuis 2001 par l'importation d'autres types d'instruments de musique tels que les guitares électriques, la batterie, et les instruments à vents, correspondant à la nouvelle dénomination de l'entreprise, « Music Shop Rajaofetra », dirigée par Francis M. Rajaofetra, fils du fondateur.

Actuellement, l'affaire est gérée par Liantsoa F. Rajaofetra, petit-fils du fondateur dont le plus important apport est le renforcement de la collaboration avec le fabricant japonais de piano de marque internationale Kawai.

Aujourd'hui, Music Shop Rajaofera dispose de 3 points de vente dont 2 à Antananarivo (Andravoahangy et Isoraka) et un à Toamasina. Un atelier est à la disposition des clients pour assurer le service après-vente car certains articles (guitare et piano notamment) bénéficient d'une garantie en cas de défaut de fabrication.

Mahefa Rasamuel, artiste peintre



**Le marché reste
assez restreint
à Madagascar**

Comment avez-vous atterri dans le métier ?

Mon premier contact avec le dessin et la peinture date de l'école primaire mais je ne pensais pas du tout en faire un métier. Encore moins après une école hôtelière des années plus tard. Ensuite arrive un revirement dans la décoration d'intérieur. Mon associé et moi tenions une petite boutique sur la route circulaire qui s'appelait « Revu et Corrigé ». Pourquoi ce nom ? On récupérait des vieux meubles, les retapait et y appliquait les techniques de patine avec la peinture. On redonnait donc une nouvelle jeunesse à de vieux meubles, vieux cadres de miroir... Mais on vieillissait aussi des meubles neufs, toujours avec les effets de peinture.

Et puis travailler sur toile commençait à titiller. Nous sommes en 1998. Au tout début, je m'amusais à reproduire en peinture et en couleur un portrait masculin en noir et blanc trouvé dans un magazine. La ressemblance

n'était pas parfaite mais le résultat intéressant. Ma première exposition personnelle s'est tenue à La Boussole Isoraka, Antananarivo en 2003.

Que retrouve-t-on dans vos œuvres ? Où en puisez-vous l'inspiration ?

De l'art figuratif au début avec une forte présence de personnages filiformes et longilignes (un coup d'œil à ma passion pour la danse) à l'abstraction expressionniste plus tard. Aujourd'hui, je mélange les deux selon les inspirations et les envies. En tous les cas, cela s'exprime d'une manière instinctive, il n'y a pas beaucoup de réflexion ni de préparation avant la mise en application des matières et de la peinture sur une toile. Ce qui s'exprime vient du for intérieur, du vécu ou des désirs. J'ai trouvé ainsi une autre manière de m'exprimer à part la danse et le théâtre. La dernière collection appelée « la continuité et le renouveau » traduit

l'envie, la joie, l'amour, l'excitation, le romantisme, le bonheur, la force, l'affirmation de soi, la longévité mais aussi la solitude, les peines, l'éphémère, la mort. Bref, la vie !

Je suis un adepte de l'esthétique dans l'abstrait et dans la spontanéité. Mais aussi un manipulateur des effets du hasard. L'alchimie s'opère. J'étire, j'efface, je rajoute, je gratte, je lisse... je signe pour dire que je n'y touche plus et je vernis.

Vues de loin, des formes se lisent. De près, les détails racontent d'autres histoires. L'approche s'opère par la suite à travers le regard et le ressenti de celui qui s'y attarde. Comme disait Pierre Soulages, « C'est ce que je trouve qui me dit ce que je cherche ». Le travail sur toile me procure une sensation de flexibilité, de douceur et de force en même temps. Les tableaux sont signés au dos depuis l'exposition « Ambiversion » de 2022 à la Fondation H. Ils peuvent être tournés dans tous les sens au gré des envies,

et on y découvre une autre lecture.

Comment faites-vous pour être au contact des clients potentiels ?

Travailler et exposer dans des lieux de passage (club, bar et restaurant) ont permis une interaction directe avec la clientèle qui s'attarde devant les tableaux. Le bouche-à-oreille s'opère par la suite. Presque 40 projets d'expositions personnelles et collectives ont contribué à se faire connaître. Sans oublier de nos jours les réseaux sociaux qui participent grandement à la communication. Cela dit, je ne fais pas partie des artistes les plus connus !

Qui sont vos clients ?

Au tout début, mes clients étaient

essentiellement des expatriés. Aujourd'hui, je dirai que c'est mélangé. Mon art n'était pas nouveau sur le marché malgache. Il continue à évoluer et on y retrouve une signature. La sensibilité du regardeur a également évolué. Certains se retrouvent dans mes histoires, d'autres sont curieux et s'adonnent à des exercices de compréhension et découvrent autre chose que ce que je vois. Il existe aussi bien sûr une catégorie qui n'est pas attirée. Depuis quelques années, on constate un engouement auprès du public jeune, bien que les moyens pour acquérir un tableau manquent. Apparemment, le nombre de visites à l'exposition « Ambiversion » de 2022 à la Fondation H a battu un record avec un fort pourcentage des moins de 25 ans.



Peut-on vivre pleinement de ce métier quand on est à Madagascar ?

Oui et non. Cela dépend de chaque artiste et de comment on s'y prend. Certains diversifient leur activité, en restant dans l'art ou non. Le marché à Madagascar reste assez restreint, une ouverture sur l'extérieur est un souhait pour tout un chacun. Toutefois, contrairement à quelques années auparavant, des galeries ont ouvert leurs portes à Madagascar. Des résidences artistiques, des échanges avec des artistes internationaux, des concours d'art subventionnés, des participations à des expositions en dehors du pays... se sont mis en place. Tout cela ne peut aller que dans une évolution du marché de l'art malgache.

Combien de tableaux peignez-vous par mois ?



L'inspiration n'est pas toujours présente. On peut arriver au syndrome de la page blanche et c'est à ce moment là qu'on passe à autre chose. Mais le fait de créer des projets, d'avoir une date butoire provoque la plupart du temps l'envie d'un challenge. Le temps de préparation d'une exposition varie selon l'ampleur du projet. Il m'arrive de peindre non stop jour et nuit et d'arriver à m'exprimer sur une dizaine de tableaux en un mois, selon la taille du support.

Où peut-on se procurer les matériaux et matières premières ?

Essentiellement, on importe et il y a aussi les boutiques spécialisées. Après, tout dépend de chaque artiste et il y a des matières premières qu'on peut trouver facilement comme le café ou la terre rouge.

Tiana Ramanoelina



Commune urbaine d'Antananarivo

Miser sur l'industrie culturelle et créative

Dans la capitale, les spectacles en tout genre se succèdent mais ne se ressemblent pas. La Commune Urbaine d'Antananarivo (CUA) s'investit totalement dans ce qu'on appelle aujourd'hui l'« industrie culturelle et créative ». Elia Ravelomanantsoa, directrice de la Culture, de l'Art et de la Vie Communautaire auprès de la CUA, en parle.

Pour commencer, pouvez-vous nous expliquer ce qu'on entend par « industrie culturelle et créative » ?

L'industrie culturelle et créative comprend une dizaine de disciplines. En France, par exemple, elle est plus lourde que les industries automobiles. Globalement, on entend par industrie culturelle et créative un ensemble de disciplines comme la musique, l'industrie du cinéma et tout ce qui est l'industrie sous-jacente, telle que l'industrie visuelle et audiovisuelle, donc toutes celles qui génèrent du contenu. Il y a également tout ce qui relève du domaine du dessin, de l'image animée. Tout cela est sous-jacent au cinéma mais ce n'est pas le grand cinéma et fait partie d'un ensemble qu'on appelle industrie.

Quelles sont les autres composantes de l'industrie culturelle et créative ?

Font partie également de l'industrie créative le patrimoine historique lui-même, donc par exemple, tout ce qui est généré par les musées, les patrimoines historiques... A l'image du Palais de Versailles, en France, certains sites produisent des événements. A Antananarivo, c'est l'une des industries qui génèrent le plus de plus-value. Il y a aussi des filières artistiques avec des plus-values importantes, notamment la mode et le stylisme... Dans tous les cas, on nourrit le souhait de fixer les créatifs dans la ville d'Antananarivo.

La CUA est-elle seule dans cette démarche ?

Nous avons mis en place un Conseil Consultatif Culturel et Artistique ou CCCA. Au sein de cette structure se trouvent des universitaires d'Antananarivo qui ont créé des filières très importantes en matière culturelle. Ce conseil recueille également les avis de différentes personnalités issues de tous ces domaines pour que la municipalité puisse mettre en place la politique culturelle de la ville. Nous sommes en train d'inventorier les différents acteurs dans ces différentes filières, quoique la pandémie ait ralenti le processus. Donc, la première chose est de développer une politique sectorielle qui puisse développer, par exemple dans le domaine du cinéma, des écoles pour tout ce qui est images animées et cinéma... avec l'appui évidemment de certaines coo-

pérations internationales. Concrètement, l'impulsion donnée par l'évènement RFC (Rencontres du Film Court) a notamment permis de faire connaître Antananarivo sur tout le continent comme étant l'un des hauts lieux du film court. Il en est de même pour la musique. A partir de ces événements, nous avons commencé à développer des plateformes de promotion, des écoles pour se professionnaliser davantage, avec la contribution des partenaires. Tel est le cas de la Maison de l'entrepreneuriat. Les jeunes opérateurs culturels pourront y développer, structurer réellement ce qu'ils font à partir de leurs talents vers un vrai mécanisme entrepreneurial.

Qu'en est-il des autres patri-

moins ?

Nous menons aussi des actions de développement des infrastructures. Si l'on ne parle que de la lecture publique, quand le Maire a pris les rênes de la Commune, il n'y avait que la bibliothèque municipale d'Analakely. D'ailleurs, nous sommes en train de la relifter totalement grâce aux financements de l'ambassade du Japon et d'une région de France, tout en gardant l'aspect patrimonial et historique des lieux.

Aujourd'hui, la capitale a été dotée de 7 bibliothèques municipales fonctionnelles, une par arrondissement, auxquelles il faut ajouter les 8 bibliothèques communautaires implantées dans les fokontany. L'intérêt d'une bibliothèque ne réside pas uniquement dans la promotion de la lecture, ces

structures constituent aussi et surtout des espaces de socialisation.

Parmi les autres actions de la CUA figure aussi la mise en place d'une résidence culturelle à Ambatovinaky où les artistes peuvent venir à Antananarivo et travailler, échanger avec d'autres artistes. Quant aux autres infrastructures patrimoniales telles que les Tranompokonolona d'Analakely et d'Isotry, la CUA est en train de voir comment réhabiliter ces patrimoines qui se trouvent aujourd'hui dans un état de décrépitude très avancée. La recherche de fonds se poursuit car le financement requis est très important.

Propos recueillis par Ranaivo Lala Honoré



L'IMPRIMERIE QUI TRAVERSE LE TEMPS



LES PRODUITS DE LA **NIAG** REGROUPEMENT TOUS TYPES DE TRAVAUX DE REPRODUCTION DE TEXTES ET D'IMAGES SUR UNE LARGE GAMME DE SUPPORTS PAR TRAVAUX INDUSTRIELS. DE LA CONCEPTION AU PRODUIT FINI, LA **NIAG** FAIT DES IMPRESSIONS DE HAUTE QUALITÉ SUR DIFFÉRENTS TYPES DE SUPPORTS ALLANT SUR PLUSIEURS MOTIFS ET COULEURS.

RUE RAINIZANABOLOLONA ANTANIMENA ANTANANARIVO 101 - MADAGASCAR
Tél. : +261 20 22 204 20 • +261 20 22 660 41 • e-mail : commercial@niag.mg • pao@niag.mg

CIBLE | **PROJET**

MÉTHODE IDÉE ANALYSE RISQUES
PRÉPARER C... IDÉE
DÉTAILS... ORG...
RISQUES | ASPIRATION

hello

STRATÉGIE | IDÉE | MISSION
BUT

RDC - Immeuble Tana 2000 Ankorondrano Antananarivo 101 - Madagascar

Tel : + 261 32 11 899 01

Info@agence-hello.mg / www.agence-hello.mg



Du cinéma de qualité pour un public de plus en plus exigeant

Cela fait maintenant quelques années que Novegasy fait partie des bouquets de Canal+ Madagascar, et le bonheur des amateurs de fiction malgache. Pour celles à venir, la chaîne innove constamment. Attention, spoiler. Prochainement,

Novegasy, la chaîne 100% fiction malgache, étrennera vers début juin un nouveau logo aux nouvelles couleurs, plus en phase avec les codes et standards des plus grandes chaînes du genre novelas. Un habillage résolument international, jeune et en

réponse à la demande d'un public de plus en plus exigeant au fil des ans, que ce soit en termes de technique mais aussi et surtout de contenu proprement dit, autrement dit les histoires et les scénarios. Bref, du divertissement de qualité.

800 épisodes par an et de nouveaux projets

Ce rebranding intervient, alors que la chaîne se fait forte de plusieurs années d'existence et d'expériences maintenant. Et pour cause, l'idée de diffuser des films et séries de fiction malgaches sur Canal+ Madagascar a commencé à germer et été expérimentée dès 2015, à l'époque à travers des chaînes événementielles ou éphémères. Celles-ci suscitant un engouement certain, Novegasy a été officiellement lancée en 2018. Novegasy tourne avec les producteurs depuis près de 3 ans, avec récemment, dans une optique de fidélisation et de pérennisation, le développement de séries sur plusieurs saisons, sachant que la chaîne convient au préalable avec les producteurs si le titre est du-

pliable à l'infini, en trilogie ou seulement en one-shot.

Aujourd'hui, la chaîne diffuse au total 800 épisodes de 45mn dans l'année, avec une grille de 4 titres par jour, 3 inédits et une en rediffusion, celui-ci étant déjà disponible dans le catalogue existant de Novegasy ou une ancienne série précédemment sortie et commercialisée en version DVD. Dans la dynamique d'amélioration du contenu initiée par les responsables de la chaîne figurent un certain nombre de projets dont la mise en œuvre d'une formation portant sur l'écriture cinématographique, aucune école n'existant à ce niveau. Autre projet, la chaîne a également

signé, avec Zee-TV, l'acquisition d'un script Bollywoodien. Le storyline sera complètement adapté au contexte malgache et le tournage aura lieu cette année après la sélection d'un producteur exécutif.

Et parmi ses perspectives, elle compte institutionnaliser, sinon pérenniser les Novegasy Awards, pour les méritants. Et l'intention a d'ailleurs été déjà traduit en actes, dès lors que l'organisation innove chaque année, au niveau de l'animation, tout en musique lors de la première édition, avec un accent particulier sur les bandes originales pour la deuxième, et, cette année, dans une ambiance des années 30.

Divers genres

Dans tous les cas, Novegasy distille dans sa programmation une grande diversité de genres, mais le constat est, d'après Lala Ramaherirany, Directrice des Projets de chaîne, Canal+Advertising, tel que ce sont les drames, familiaux en l'occurrence, qui sont les plus prisés, à l'image de « Lova », ainsi que les séries et feuilletons au positionnement jeune tels que « Any », « Zovy », ou empruntant une certaine tonalité aux sitcoms tels que « Sipa ». Les histoires traitant des aspects de la ruralité dont « Sangodina » ou encore « Soloky », trouvent également leur public. Tout comme, bien évidemment, les séries d'action telles que « Wisa ». La liste n'est pas exhaustive mais autant de titres qui sont déjà bien ancrés

dans l'univers cinématographique malgache auquel Novegasy a offert et continue d'offrir des opportunités de développement. « Nous avons quand même contribué à développer le secteur. Auparavant, les acteurs du milieu tiraient uniquement de la vente de leurs produits en CD ou en DVD leurs ressources pour s'autofinancer. Aujourd'hui, Novegasy préachète les œuvres et met à leur disposition une véritable plateforme pour s'exprimer et exprimer leur art », note Lala Ramaherirany.

Et puis, « Economiquement, Novegasy a créé beaucoup d'emplois dans les métiers du cinéma », poursuit-elle. Sans compter les acteurs, une boîte de production emploie en moyenne

une centaine à 200 personnes, de la pré-prod (écriture, scénarii...), la production proprement dite (chefs costumiers, machinistes, décoration de plateaux...) à la post-production (médiats, étalonnage de son, colorimétrie...).

A noter enfin que Novegasy est en règle vis-à-vis de l'ISSM (Ivo-toeran'ny sarimihetsika sy sarimaina malagasy) qui a notamment pour mission la promotion et la régulation de l'industrie du cinéma malgache. En l'occurrence, tout ce que diffuse la chaîne est immatriculé auprès de l'office auprès duquel les producteurs demandent aussi une autorisation préalable de tourner.

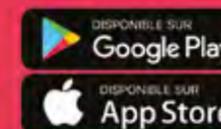
N.R.



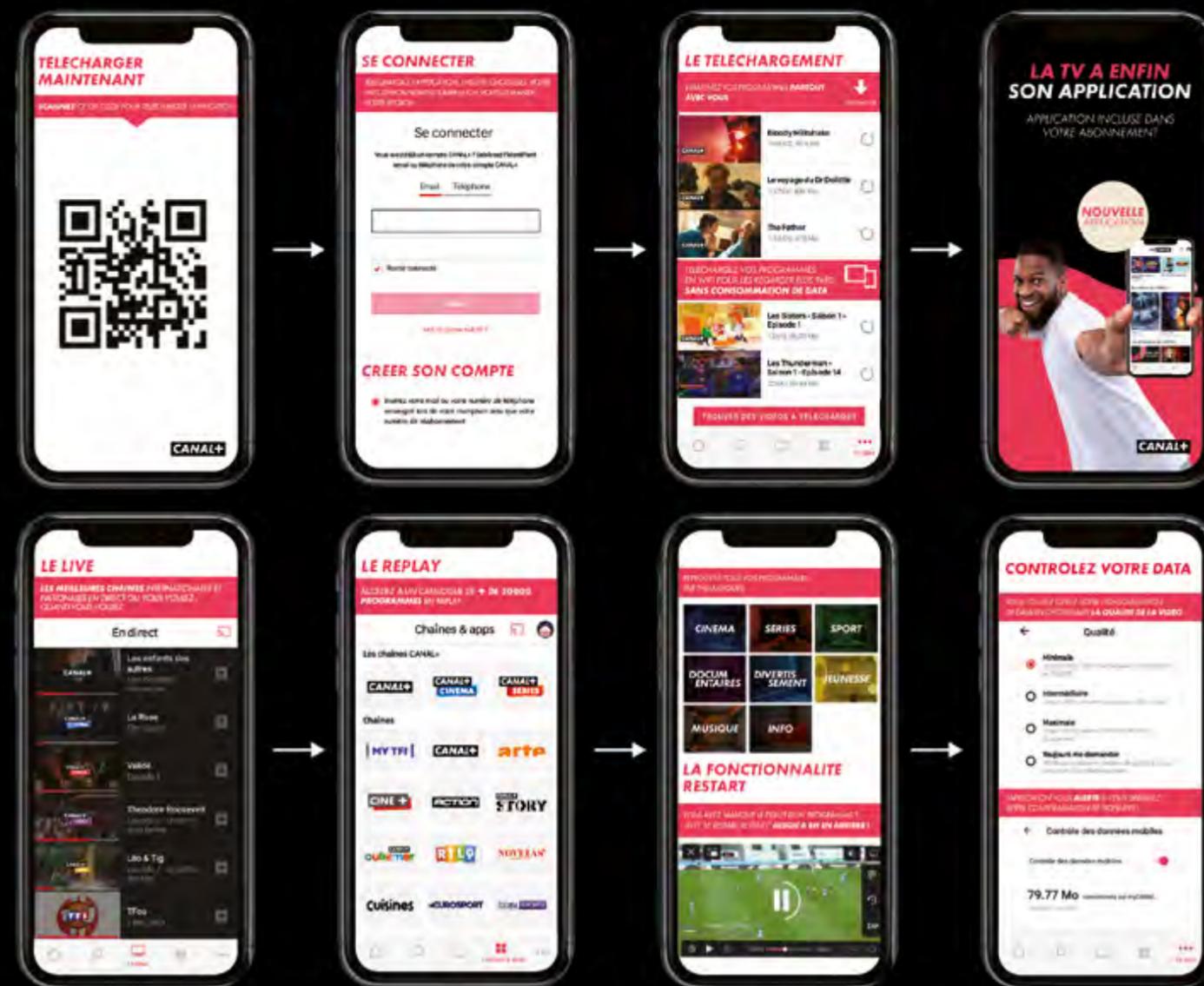
L'APPLICATION CANAL+



LA TV A ENFIN SON APPLICATION



25000 PROGRAMMES EN REPLAY



PLUS DE 100 CHAÎNES EN DIRECT

Achat de billet en ligne

La digitalisation, une révolution dans l'événementiel

Finis, le déplacement et les longues files d'attente devant un point de vente pour acheter des billets d'entrée à un événement. Ticketplace, développé par Manoova est une plateforme permettant de se procurer des billets en ligne.

Le service a débuté en septembre 2021 mais a été relancé en avril 2022 en raison de la crise sanitaire. Le développement interne de la plateforme est assuré par une équipe composée d'une dizaine de personnes, tandis qu'une demi-douzaine s'occupe des opérations en backoffice et du service client.

Pour les événements culturels, sportifs, ou autres, il suffit juste d'avoir une connexion internet, puis se connecter sur le site de Ticketplace, choisir l'événement et suivre le parcours d'achat. Le paiement sécurisé peut se faire par mobile money ou par carte bancaire. Le billet sera envoyé par voie électronique.

Opérationnelle 24h/24 et 7 jours par

semaine, la plateforme a commercialisé des billets pour 150 événements, soit près de 700.000 billets vendus, en l'espace d'un an.

Entre temps, la plateforme a évolué. Le service est aussi disponible auprès des distributeurs, notamment les boutiques Mass'in dans la capitale. Le billet qui sera acheté reste électronique mais sera imprimé en version physique. Dans tous les cas, le ticket est muni d'un QR code pour éviter toute tentative de falsification. Une nouvelle fonctionnalité est aussi disponible, c'est le « ticket place MP », il suffit juste de naviguer sur Messenger, d'y rechercher « Ticket place MP » et d'y écrire pour commander, avec

l'avantage d'effectuer de pouvoir réserver une place.

A travers la plateforme, les organisateurs d'événement peuvent s'inscrire et avoir leur interface sur Ticketplace pour créer un événement de manière autonome. Ils peuvent avoir aussi leur propre tableau de bord pour suivre la vente des billets, ainsi que les informations concernant les acheteurs (noms, adresse mail, numéro de téléphone). Cela leur permettra par la suite d'effectuer des opérations marketing pour d'autres événements. Les tickets d'entrée pour la plupart des concerts avec des artistes internationaux comme Dadju, Tayc, et prochainement Maître Gims, sont commercialisés sur la plateforme.



Profiter de la prévente

Du point de vue des organisateurs, le système offre la possibilité de procéder à une prévente et d'en profiter de tous les avantages. « Avant, les organisateurs étaient réticents à l'idée d'opérer une prévente. En effet, cela nécessite la mobilisation de toute une ressource, car il faut mettre en place des guichets, payer des gens pour vendre les billets. Sans compter les risques de falsification. Or, la prévente est un avantage car cela permet aux organisateurs de se constituer une trésorerie pour financer l'organisation en payant les charges », explique Rajo Rajaonarivelo, gérant de Manoova.

« Etant donné qu'avec Ticketplace, il s'agit d'une vente en ligne, nul besoin donc de mobiliser des ressources conséquentes et le risque de falsification est nul car le jour du spectacle, tous les tickets sont vérifiés via une application. Dans le cas où un ticket ne serait pas authentique, son détenteur sera automatiquement refoulé » poursuit-il.

Une vaste campagne de communication a été menée pour faire connaître la plateforme. Apparemment, les gens ont pris l'habitude de l'utiliser « Il n'y a pas si longtemps, les billets pour un spectacle d'Henri Ratsimbazafy ont

été vendus sur Ticketplace. Cela nous a profondément marqué car les fans de cet artiste ne sont pas forcément issus de la nouvelle génération qui est rompue à l'usage des nouvelles technologies. Cela veut dire que les gens prennent petit à petit l'habitude d'utiliser notre plateforme » se réjouit le gérant.

Sur le long terme, les développeurs espèrent pouvoir utiliser la plateforme hors de Madagascar. D'ores et déjà, des potentiels partenaires dans l'océan Indien et en Afrique ont déjà contacté Ticketplace.

Tiana Ramanoelina

Manoova œuvre dans le développement d'applications web ou mobile afin de faciliter la vie quotidienne des gens. La startup initie plusieurs projets en cours. Très prochainement, deux applications de divertissement vont débarquer sur le marché. La première est une application de téléchargement de playlist et la deuxième une application de full-streaming.

Digitalisation

Quand le partage de musique se met au diapason de la technologie

L'ère des CD semble définitivement révolu, y compris à Madagascar, avec l'avènement de la digitalisation et le développement des plateformes de partage de musique.

Fin février 2023, Renala music est officiellement opérationnel, traçant d'avantage la voie d'une révolution dans le domaine de la distribution musicale au pays. Exerçant le métier d'agrégateur et distributeur de contenus audio, l'entreprise collabore avec les artistes et producteurs malgaches en leur offrant la possibilité de partager leurs œuvres musicales sur les plateformes de streaming ou Digital service provider. Au cours de ces quelques mois qui ont suivi le lancement, un certain nombre d'artistes et groupes issus de genres musicaux divers et variés l'ont déjà rejointe, en l'occurrence Mamy Gotso, 'Zay, Jazz MMC, Ifanihy, Raboussa ou encore le groupe Mage 4. Via la digitalisation, le système a l'avantage d'éviter aux artistes les coûts liés aux enregistrements, production, à la distribution ainsi qu'au transport des supports physiques,

tels qu'autrefois les cassettes ou plus récemment les CD et DVD vers les lieux de vente, comme ce fut le cas auparavant.

Et le principe est simple : les artistes passent un contrat avec Renala music et lui fournissent les œuvres - un morceau, ou alors un ou plusieurs albums à partager. En contrepartie, ils perçoivent des royalties au nombre d'écoutes, tandis que le label prend une commission de 5%. Pour ce faire, ce dernier a noué un partenariat avec Universal music et Virgin music pour le partage des œuvres des artistes sur les plateformes mondiales telles que Apple music, Deezer, Spotify..., jouissant de la notoriété d'Universal ainsi que d'une certaine visibilité étant entendu que les œuvres se retrouvent sur les playlists de ces plateformes.

Au niveau régional, la collaboration de

Renala avec Universal music lui permet d'intégrer les artistes malgaches sur Digster, une application de téléchargement de playlist d'Universal, déjà disponible dans une quinzaine de pays d'Afrique et d'Asie. Enfin, pour le marché local, le label a développé une application de full streaming dénommée Moozik qui s'ouvre aux artistes malgaches désireux de se renforcer sur le canal national.

Digster et Moozik feront incessamment l'objet d'un lancement officiel. Il s'agira, bien évidemment d'applications payantes, avec des formules d'abonnement diversifiées assorties de data, mais dans tous les cas, d'après les responsables de Renala music, les offres demeureront accessibles pour que le plus grand nombre puisse en profiter.

N.R.



CENTRE
CHIROPATRIQUE
ANTANANARIVO

hello



chiotana



+261 34 02 420 47



Antanimena, immeuble NIAG, 3^{ème} étage



WWW.HAZOVATO.COM

showroom@hazovato.com

. 034 22 410 55 .

. 034 43 574 71 .

. 034 31 003 45 .

SUBLIME LA PIERRE

DEPUIS 1957



SAVIEZ-VOUS?

Chez nous, la durabilité et l'environnement sont au cœur de notre engagement.

Nous fabriquons avec du bois issu de nos reboisements, garantissant ainsi une qualité de fabrication supérieure tout en préservant notre planète.

En choisissant HAZOVATO, vous investissez dans un avenir plus vert et durable.

Faire du "kabary" son métier

Passion, expérience et improvisation

Très simplement défini, le kabary malagasy est un discours poétisé prononcé devant un public. Il est composé par des proverbes, de maximes, de figures rhétoriques et de jeux de mots parfois décalés. L'art oratoire malagasy est inscrit en tant que « patrimoine culturel immatériel de l'humanité » au sein de l'Unesco depuis décembre 2021.

À l'origine, le kabary était utilisé par les rois et reines pour informer les sujets sur des événements de la vie sociale, ainsi que les décisions administratives ou politiques qui sont prises. Avec le temps, il est entré dans les mœurs parmi la communauté pour communiquer, et a fait son apparition dans le cadre d'événements sociaux. Aujourd'hui, qu'il s'agisse d'un mariage, un enterrement,... le kabary en fait partie intégrante. La pratique de cet art oratoire, nécessite de la passion, de l'expérience et de la créativité. Et il en est qui en vivent.

Mpikabary, un métier

À l'image de Rado Harivelo qui exerce le métier depuis maintenant 28 ans. Il a débuté en 1995. Après seulement trois mois d'apprentissage, il voulait de suite passer à la mise en pratique. Depuis, il a fait 913 mariages et intervient également dans tout événement joyeux et familial : inauguration, crémaillère, baptême, confirmation, jubilé... Le mpikabary a notamment été le maître de cérémonie du coup d'envoi de la réhabilitation du Rova, à l'arrivée du dais royal de la reine Ranaivalona III, au démarrage des travaux de l'Académie Nationale des arts et de la Culture, mais également au « Dinika Nosy Malagasy » entre autres.

En général, dans un kabary, on retrouve de tout : connaissance, expérience, vécu,

transmission de savoir ou d'information sur l'événement, et même de l'improvisation. « Il faut se renseigner à l'avance pour les grands événements qui voient parfois la présence de hauts responsables », expose Rado Harivelo.

D'après Rado, un vrai mpikabary ne doit jamais déterminer un tarif fixe pour ses prestations. « On doit prendre en compte la situation de la personne ou de la famille qui ont recours à vos services », explique-t-il. En moyenne, dans le mois, Rado est appelé à exercer ses talents de mpikabary à 4 ou 5 mariages. Le pic est généralement observé au dernier trimestre de l'année pour les mariages. « Je ne fais pas de marketing pour me faire connaître. Le

et de moyens dans la promotion de la culture malagasy.

Déjà active dans 14 pays, entre autres la France, la Belgique, La Réunion, la Suisse et la Norvège, la Fimpima accueille aussi bien la diaspora malagasy que les étran-

gers dans l'apprentissage et la pratique de cet art typiquement malagasy. L'ONTM entend appuyer la Fimpima à étendre sa zone d'intervention. »

bouche à oreille fonctionne très bien. Certaines familles sont habituées à m'appeler et ces connaissances sont mes cartes de visite. Un fait m'a touché : j'ai fait le kabary au mariage d'un couple. Des années plus tard, l'enfant de ce couple s'est marié et m'a également appelé », se remémore-t-il.

Tout au long de ces quelques décennies de carrière, un kabary de vodiondry (fiançailles à la malagasy) à Ambositra a particulièrement marqué Rado Harivelo. « Nous avons commencé à 14h30 et avons terminé le lendemain, à 3 heures du matin » relate-t-il. Et de se projeter : « Jusqu'à ce jour, je continue à enseigner le kabary à l'IKM Antsahavola, mais je pense que je vais commencer à célébrer ma carrière, et je prépare aussi un livre. »

Tiana Ramanoelina

NAS

P R O D



Le marché à Madagascar est très prometteur

Tayc, Dadju... Ils ont récemment foulé le sol malagasy et donné de grands concerts qui n'ont rien à envier aux shows qui se font habituellement en Europe ou aux Etats-Unis. Nas Production se trouve derrière la venue de ces artistes de renom à Madagascar.

Nas Production, créée en 2011, est une agence de booking et de production de spectacles à qui l'on doit les plus grandes tournées d'artistes francophones et internationaux. De l'Afrique à l'Amérique du Nord, aux Antilles en passant par le Moyen-Orient, elle fait partie de ces agences françaises produisant des concerts d'exceptions, tout en proposant également un service d'accompagnement complet à ses artistes partenaires, comprenant le management, la promotion d'albums, ou encore les conseils en image. L'agence représente une quinzaine d'artistes : Dadju, Tayc, Maître Gims, Franglish, Aya Nakamura, Soprano, Davido, ou encore Vitaa et Slimane.

« Mon but est de faire connaître Madagascar sur la scène internationale, à travers la musique et les événements, mais aussi d'amener des retombées au niveau de l'aspect touristique », s'enthousiasme Nasser Goulhamoussen, fondateur de Nas Production.

Ce dernier s'est spécialisé dans la production de spectacles, de tournées, et de concerts. À chaque fois que les organisateurs ont besoin d'un de ces artistes, ils passent par Nas Production. Il est notamment à l'origine du partenariat entre la FIFA et Maître Gims qui a signé comme ambassadeur de la Coupe du Monde 2022 au Qatar où il a interprété le titre « Ahrbo », hymne de l'événement, en featuring avec Ozuna.

« En 2010, un ami qui était déjà dans le milieu m'avait sollicité pour qu'on organise ensemble quelques spectacles. D'abord, nous avons fait quelques shows dans des boîtes de nuit. J'ai vu que le métier me plaisait bien, je me suis perfectionné. J'ai suivi des formations pour devenir entrepreneur de spectacle et passé mes diplômes à Lyon. J'ai par la suite créé ma boîte et j'ai eu la chance de rencontrer le groupe Sexion d'Assaut. Ils m'ont donné la chance de travailler avec eux. À partir de là, de fil en aiguille, je me suis adapté au métier, à ses contraintes, à ses avantages et j'ai fait mon chemin », se souvient le fondateur de Nas Production.

Comment s'organise la venue d'un artiste étranger?

A Madagascar comme dans d'autres pays, Nas Production a des partenaires sur place, des organisateurs d'événements qui connaissent bien le marché. Ces partenaires savent quel type d'artiste est attendu sur la Grande île.

L'organisateur de spectacle qui souhaite faire venir un artiste étranger va ainsi se renseigner sur l'équipe qui s'occupe du chanteur, de la chanteuse ou du groupe. « A ce moment-là, il

nous envoie un mail. On échange avec eux, on sonde si le projet est jouable et viable », détaille Nasser Goulhamoussen. « Ce n'est pas toujours une question de finances. Un ensemble de paramètres est à prendre en compte, c'est-à-dire les conditions auxquelles on reçoit l'artiste, dans quel type d'endroit il va se produire, les contraintes sécuritaires », poursuit-il. Et de préciser qu'évidemment, « On évalue aussi le sérieux des organisateurs qui font appel à nous. Certains

ont par exemple les moyens financiers mais pas l'expérience nécessaire. Si nous considérons que le projet tient la route, nous commençons à signer les contrats et déclenchons le processus de communication ».

Cette partie organisationnelle peut parfois aller vite. Il faut compter au minimum 3 mois, mais tout dépend des organisateurs, sachant que certains peuvent programmer un an à l'avance.

Madagascar a tout ce qu'il faut

« À Madagascar, il n'y a pas de souci à se faire, comparé à d'autres pays »

« Le marché de l'industrie musicale à Madagascar est très prometteur. C'est la raison pour laquelle je m'investis à fond », indique Nasser Goulhamoussen.

Et pour cause, d'après lui, Les artistes locaux sont en train de prendre de l'ampleur. Les organisateurs d'événements se sont considérablement perfectionnés, et les endroits pour tenir des concerts ne manquent pas à Madagascar, que ce soit à Antananarivo, Mahajanga ou Nosy Be. « Le pays dispose des infrastructures pour rassembler les fans tout en respectant les normes, la sécurité du public, celle de l'artiste, ainsi que des matériels utilisés, lesquels permettent en outre de monter de belles scènes et une sonorisation irréprochable », se réjouit-il.

D'ailleurs, lorsqu'il s'agit de

monter un spectacle, Nas production établit un cahier des charges, une fiche technique qu'elle envoie à l'organisateur à Madagascar. Il incombe à l'organisateur de voir avec tous ses prestataires si oui ou non, ils disposent du matériel nécessaire. Et dans la grande majorité des cas, tout ce qu'il faut existe et est disponible sur place. Dans le cas contraire, la production essaie de faire louer en France ou à La Réunion.

« A Madagascar, il n'y a pas de souci à se faire, comparé à d'autres pays », constate le fondateur de l'agence. Et puis, « Il n'y a pas vraiment de période idéale pour faire venir un artiste à Madagascar. Il faut juste éviter la saison des pluies », fait-il savoir.

Tiana Ramanoelina

Organisation d'événements

Se surpasser pour mieux se démarquer

Le marché de l'événementiel semble faire preuve d'une bonne santé relative, avec la venue de nouveaux opérateurs dans l'industrie musicale.

Giant en fait partie et s'il figure parmi les plus récents, ce n'est pas à proprement parler un nouvel arrivant car dispose déjà d'un CV et de contacts artistiques bien fournis. Il faut dire qu'à ses débuts, la boîte avait commencé par un studio de répétition et d'enregistrement. Puis, ses prestations se sont étendues vers la réalisa-

tion de vidéos et de photos pour tout type d'événement. Sans oublier la location de matériels de sonorisation et la production d'artistes.

Aujourd'hui, elle fait partie intégrante du monde de l'organisation d'événements à travers Giant event. « Le marché n'est ni ouvert, ni fermé. En tant

qu'organisateur, il faut trouver la formule gagnante, savoir quel artiste appeler au bon moment. A chaque événement, on se doit de déployer tous les efforts nécessaires pour atteindre le principal objectif : le rendre lucratif, en tirer un profit », pose Onintsoa Rasoloarimanana, gérant de Giant.

Sortir de l'ordinaire

Et dans un contexte où le monde de l'événementiel attire de plus en plus d'entreprises et parfois de curieux, « se surpasser » est le seul mot d'ordre de cette entreprise. « Il faut toujours faire mieux. Nous essayons chaque fois de trouver des concepts qui sortent de l'ordinaire », explique le responsable. A preuve, l'un des plus grands événements qu'elle ait organisé. « C'était un concert qui a eu lieu le 8 mai 2022 à Antsahamanitra avec Samoëla et Raboussa, intitulé 'Revy milay be'. Ces deux artistes n'ont ja-

mais partagé la scène. Au final, ce fut un spectacle à guichets fermés », se réjouit-il.

L'équipe de Giant s'articule essentiellement autour de 4 personnes dont le plus grand challenge reste l'organisation d'un spectacle de A à Z. Ceci étant, elle fait appel à des prestataires pour les événements de grande envergure. Et si la boîte avait déjà envisagé, à un moment donné, de travailler dans d'autres régions telles qu'à Antsirabe ou à Toamasina, elle a finalement pris le parti d'intervenir uniquement sur

Antananarivo. « Se déplacer en province reste très compliqué. Il y a surtout la contrainte de prévoir un budget conséquent, notamment pour les transports », expose Onintsoa Rasoloarimanana. Malgré tout, les organisateurs d'événements se réjouissent du fait que tous les matériels requis en la matière se trouvent facilement à Madagascar, que ce soit pour la sonorisation, les lumières ou encore les décorations.

Taxes, concurrence...

D'une manière générale, les projets de spectacle sont initiés 6 mois à l'avance, car il faut prendre en compte plusieurs paramètres et prendre le temps de régler les détails, en l'occurrence la disponibilité de l'artiste, les réservations et autres procédures administratives. Pour sa part, Giant organise en moyenne deux grands

événements dont le prochain à venir est un concert avec le groupe Kiaka, le 11 juin prochain à Antsahamanitra.

Parmi les difficultés soulevées par l'entreprise figure notamment les contextes particuliers tels que la crise sanitaire durant laquelle, comme tout le monde, Giant a dû annuler beau-

coup d'événements. A ce moment-là, seul le studio était opérationnel. Elle estime également que les taxes perçues pour l'organisation de spectacles restent « très élevées ». Enfin, les concurrents n'hésitent parfois pas à se mettre des bâtons dans les roues.

Tiana Ramanoelina

Orfèvrerie



Une activité rentable face à des multiples défis

Maison Bema est une marque de bijoux dont les matériaux et la production proviennent exclusivement de Madagascar. La commercialisation de ses bijoux a débuté le 8 mai 2022. Ayant travaillé dans le secteur minier depuis longtemps, cette entreprise a voulu transformer la matière première à Madagascar et non les envoyer à l'étranger. Le but est donc de créer une plus-value.

La marque produit des capsules de bijoux en argent, afin de privilégier la qualité plutôt que la quantité, et de ne pas accumuler de stock. Elle propose également des bijoux en or, à la demande et sur mesure. Entre la commande et la livraison, il faut compter une journée si le bijou est disponible en stock et un minimum de 7 jours s'il doit être produit. Spécialement, pour du sur-mesure, le client peut venir avec une esquisse ou un modèle mais

en aucun cas, la Maison Bema ne le reproduira pas à l'identique, l'idée n'étant pas de plagier. Elle peut également proposer un design selon les attentes de ses clients.

Les boucles d'oreilles constituent le produit le plus demandé. Pour le reste, il y a aussi des bijoux en argent, des bagues, des pendentifs, des bracelets. Tous les articles sont inspirés de Madagascar, de sa faune, sa flore, ses paysages et son histoire. La Maison Bema se fournit en matière première auprès de mines familiales. Pour le moment, les produits ne sont accessibles qu'en ligne.

L'activité est rentable. Depuis quelques mois, l'entreprise est en pause au niveau des collections prêt à porter pour une raison de restructuration interne mais elle reçoit toujours les commandes sur mesure. Ses

clients sont composés principalement par des locaux, elle travaille aussi en B2C. Entretemps, elle a reçu des commandes de Maurice et d'Europe. Malgré sa rentabilité, l'activité fait aussi face à de multiples difficultés, exogènes en l'occurrence. Comme pour d'autres domaines, les coupures d'électricité ralentissent les activités au niveau de l'atelier. L'entreprise est également parfois confrontée à l'absence de rigueur au niveau des personnes qui constituent les bijoux et résoudre ce problème de ressources humaines consiste donc à trouver des joailliers et des lapidaires minutieux. Car le métier nécessite de la rigueur et une précision extrême, s'agissant de fournir des produits de qualité. Un travail d'orfèvre, comme son nom l'indique bien.

Tiana Ramanoelina



PIZZA NAPOLITAINE CONTEMPORAINE

Sur place ou à emporter



On est de retour à "la Compagnie des Voyageurs"



@marleyspizzamada

+261 34 08 130 30

Tropy Jeannette

Rendre au théâtre malgache son prestige d'antan



Des dizaines de titres qui offrent l'embarras du choix, des affiches placardées sur les murs de la capitale invitant la population à venir voir les pièces de théâtre, des troupes en tournée partout dans la Grande île, et des scènes sur le thème de l'amour, signées par des grands noms de la littérature malgache et des salles de théâtres qui affichent complet. C'était le temps de la gloire. L'époque où le théâtre était au centre de l'identité des Malgaches. Cela semble désormais un lointain souvenir. Actuellement, la discipline - le théâtre malgache - s'est essouffée et les quelques troupes qui restent doivent relever le pari de faire renaître l'amour du théâtre aux citoyens en rappelant la valeur de cet art dans la société. Un pari que la Troupe Jeannette, l'une des plus célèbres du pays, tient à relever, non sans difficulté.

La Tropy Jeannette a été créée en 1929 sous l'impulsion de la chanteuse et comédienne Marie Jeannette et du célèbre compositeur Andrianary Rationarivo. 90 ans plus tard, c'est le petit-fils d'un des membres de la troupe qui la dirige, en la personne de Tsiory Ravaloson.

Il n'est pas passé par une grande école d'art dramatique, mais tire ses acquis d'un héritage familial. « J'ai grandi dans l'univers du théâtre. Mon grand-père et mon oncle m'ont éduqué dans ce monde et m'ont transmis la passion de cet art », témoigne le jeune homme. Actuellement, son objectif est de transmettre sa passion aux Malgaches, notamment à la nouvelle génération. Pour ce faire, le

jeune homme puise dans des livres, des recherches sur internet, l'actualité des grands théâtres internationaux, pour essayer de trouver un moyen de promouvoir le théâtre malgache dans une société moderne, dominée par les nouvelles technologies et la culture occidentale. La mission n'est pas simple. Porter le théâtre malgache sur le devant de la scène d'un monde moderne, sans pour autant qu'il perde son histoire.

Le premier défi est de conserver la personnalité de la troupe. Les membres ont peut-être changé mais le concept reste le même. Les pièces de théâtre conservent le style classique, avec des actes entrecoupés par des chants traditionnels ou «

kalon'ny fahiny », la plupart composée par Andrianary Rationarivo. Les scènes jouées à l'époque coloniale sont celles apportées devant la nouvelle génération. Les titres « Sangy Mahery », « Sitrapo sa adidy » ou « Voromailala » sont revisités pour être connus de la jeunesse actuelle. D'ailleurs, c'est de cette dernière pièce de théâtre signée Tropy Jeannette que la célèbre chanson « kalon'ny fahiny » « Bakobako roa », est tirée. « Les jeunes connaissent ce morceau mais la plupart d'entre eux ne savent pas d'où il vient. Faire connaître ces bijoux du patrimoine littéraire et musical fait partie de notre mission », explique encore Tsiory Ravaloson. La troupe n'écrit pas de nouvelles pièces, mais

peut néanmoins jouer celles écrites par de grands noms, dont Mbato Ravaloson, le président de l'Association des artistes du théâtre malgasy (FMTM).

Le deuxième défi consiste à trouver un moyen attractif pour susciter l'intérêt des spectateurs. Pour sa première représentation de l'année, qui s'est tenue le 12 mai au studio Arena Ivandry, la troupe a présenté une pièce intitulée « H.M », signée Rakoto de Monplaisir, mais avec un décor modernisé cette fois-ci. « Dans cette salle de spectacle, les décors ne sont plus confectionnés comme auparavant. Nous utilisons un écran qui diffuse plusieurs sortes de décors. C'est également un moyen de promouvoir le théâtre malgache », explique Tsiory Ravaloson. Par ailleurs, l'équipe prévoit également une tournée dans d'autres provinces, tel que l'avait fait la troupe dans les années 30. « Notre objectif est de transporter le spectacle dans les différentes régions », précise Tsiory Ravaloson. Les membres de l'équipe n'hésitent pas à faire preuve d'innovation pour montrer que le théâtre malgache n'est pas mort.

Mais le chemin est long. La troupe, bien que vivante, est freinée dans son élan par les multiples difficultés auxquelles elle doit faire face. Entre autres les problèmes financiers. « Avant, le métier du théâtre nourrissait son homme. Les membres de la troupe pouvaient gagner de l'argent grâce aux différentes représentations et tournées dans la Grande île », regrette Tsiory Ravaloson. Actuellement, il est difficile d'en vivre, en raison du faible pouvoir d'achat du public cible, mais

surtout du fait que le théâtre d'aujourd'hui n'a pas son prestige d'antan. « La préparation d'une pièce peut pourtant durer trois mois. Les charges pour la location de salles, matériels de sonorisation ou les déplacements restent lourds pour l'équipe », énumère-t-il. Grâce à un partenariat avec l'Alliance française d'Antananarivo, la troupe parvient à pallier en partie le problème de salle. Les « tranompo-



konolona » ou maisons communes d'Isotry et d'Analakely, où les troupes ont l'habitude de se représenter ne disposent ni des décors ni de l'éclairage adaptés à une scène de théâtre digne de ce nom et les troupes se retrouvent dans l'obligation de venir avec leurs propres matériels et logistique durant les représentations. Bref, le théâtre malgache est loin des spectacles grandioses dont les titres sont affichés sur des panneaux publicitaires lumineux, faisant briller les rues, telles que vécues dans les pays occidentaux.

Par ailleurs, le paysage théâtral mal-

gache actuel se construit plus sur l'histoire que sur de nouvelles créations. Pour pallier ce manque d'écriture théâtrale, des comédiens et metteurs en scène comme Mbato Ravaloson ont dû se mettre à l'écriture pour renouveler le répertoire du théâtre malgache. Les futurs Jean Joseph Rabearivelo et Jacques Rabemananjara sont encore en cours de construction. Cette réalité est d'autant plus accentuée par l'inexistence d'école supérieure d'art dramatique à Madagascar, obligeant les passionnés à se ressourcer dans des livres ou sur la toile pour puiser des connaissances sur le théâtre. Sans compter le soutien de l'Etat qui, selon les professionnels du métier, ne se fait pas toujours ressentir, bien que des efforts aient été entrepris par le ministère de la Communication et de la culture depuis l'année dernière, dont la création des Maisons de la communication partout dans le pays. Mais cela reste insuffisant. Toutes ces difficultés n'empêchent cependant pas la Tropy Jeannette de porter son pari jusqu'au bout. Tsiory Ravaloson témoigne que bien que l'objectif soit loin d'être atteint, les efforts portent quand même leurs fruits. Le nombre de spectateurs augmente au fur et à mesure des années. Il peut aller de 100 à 150 personnes par spectacle actuellement. Les spectateurs sont composés de public varié, selon Tsiory Ravaloson. « Si avant, c'étaient les mêmes têtes qui revenaient, actuellement nous remarquons la venue de nouvelles personnes durant nos spectacles », témoigne-t-il. Des signes qui donnent espoir et qui prouvent la résilience des professionnels du métier.

Nambinina Jaozara



Faire de sa passion un métier

Se former, une étape incontournable



Parfois, la passion, le talent et la maîtrise de son violon d'Ingres ne suffisent pas lorsque l'on souhaite se professionnaliser dans une discipline artistique, c'est-à-dire en faire son métier. C'est là qu'intervient la formation.

Les écoles ou autres établissements de formation en musique se sont considérablement multipliés ces dernières années. Une de ces adresses est l'Ecole de guitare de Madagascar (EGM), un conservatoire de musique malagasy qui a été créé en 2005 par le Dr Aintso Ranaivo.

C'est un établissement privé agréé, sous la tutelle du ministère de l'enseignement technique. Il n'y a pas de limite d'âge, l'école accepte les personnes âgées de 5 ans révolus. La fréquence des cours dépend de l'offre de formation choisie par l'élève, que ce soit le chant ou que l'on souhaite apprendre le piano, la guitare, le violon, la batterie, le saxophone, la basse, ou la valiha ...

Bac, licence en musique

A l'issue des formations diplômantes, l'élève a le choix d'intégrer des conservatoires à l'étranger, certains veulent monter leur propre affaire (école ou studio), tandis que d'autres se lancent dans l'enseignement.

Pour le département musique, les offres sont variées. Tout d'abord, il y a le format intensif, il s'agit d'une formation de courte durée destinée à l'initiation ou au perfectionnement dont la durée n'excède généralement pas 3 mois. Parallèlement, la formation académique repose principalement sur l'assimilation progressive du solfège et l'acquisition d'un répertoire vaste et varié. Elle s'échelonne sur 3 cycles

avec des cours hebdomadaires, des examens trimestriels, des récitals, des masterclasses et concerts. Enfin, les formations professionnelles ou supérieures qui permettent d'obtenir des diplômes d'Etat et qui sont homologués par la fonction publique : le DEM (ou Diplôme d'étude musicale) équivaut au bacc, catégorie 3 (FOP) et dure 10 mois ; le DTS (diplôme de technicien supérieur) est une formation supérieure de niveau bacc+2 catégorie 4 (FOP). Elle comporte l'étude d'une douzaine de matières et des travaux de recherches. La licence professionnelle de musique est une formation supérieure de niveau Bacc+3 délivrée après 30 mois d'études (en cours).

Les diplômes délivrés permettent d'exercer en tant que professeur de musique diplômé d'Etat, de se présenter au concours administratif. Les diplômes sont également valides pour continuer les études à l'étranger. Tous les cours sont constitués par des théories et des pratiques.

En outre, un département MAO (Musique assistée par ordinateur) & son est aussi en place. C'est une formation professionnelle en son et musique assistée par ordinateur de 40 heures permettant de devenir technicien de studio, arrangeur et beatmaker. Le contenu de cette formation est varié, de la prise de son au mixage, en passant par les effets, le mastering, les arrangements, ou encore la production.

Tiana R.



SMICP

Société Malagasy de Construction Piscines
20 ans d'expérience _ 2003 - 2023



Construction
Rénovation
Maintenance
Vente de produits et accessoires
Conception et vente de mobilier de jardin

Piscines
Hammam
Sauna
Spa

Lot IVL 176 Anosivavaka – Ambohimananarina (à côté de l'OSTIE)

+26134 11 130 09

smcp@moov.mg

SMCP Piscine Madagascar

DJ Maniray

« Tout n'est pas comme avant la crise sanitaire »

Il exerce le métier de disc-jockey (DJ ou deejay) professionnel depuis 2011 à Fianarantsoa. C'est une passion qui est devenue un métier à part entière pour celui qui se fait appeler DJ Maniray.

A l'instar d'autres secteurs, celui des événements et du divertissement ont aussi subi de plein fouet les impacts de l'épidémie de Covid-19. Maniray se le rappelle encore : le monde de la nuit a connu un arrêt total de longs mois durant en raison du confinement et du couvre-feu. « C'était très dur car on ne pouvait pas travailler. On a pu survivre grâce à nos économies qui ont fini par s'épuiser », se souvient-il. « Même en ce moment, tout n'est pas encore comme avant. Les événements et les contrats se font rares. Personnellement, je constate que les gens font très attention à leurs dépenses, et faire appel à un DJ pour animer une fête n'est pas forcément une priorité », note-t-il.

Et pour cause, pour s'attacher les services d'un DJ professionnel lors d'un événement, il faut déboursier au minimum 400.000 ariary. Ce tarif peut aller jusqu'à un million d'ariary, voire plus, selon la prestation demandée (DJ, sonorisation, lumière, déplacement en province, etc.). « Les prestations en privé rapportent le plus. Pour autant, on ne peut pas vivre que de ça », témoigne DJ Maniray. D'une manière générale, les DJs connaissent leur haute saison aux mois d'octobre, novembre et décembre. « Les relations et la réputation jouent beaucoup pour attirer les clients. Et on a de la chance d'être DJ résident quand les gens nous connaissent déjà (...) Il faut faire preuve de flexibilité pour pouvoir gérer tout genre de situation », fait-il savoir.

Dans tous les cas, Maniray se qualifie comme étant un « DJ généraliste ». Il est spécialisé dans les « soirées clubbing » et s'inspire de David Guetta, Dimitri Vegas ou encore Avicii.

Il n'existe aucune école de DJ à Madagascar et pour sa part, il a été coaché par un certain Doc Rado. Il a quitté Fianarantsoa en 2012 pour pouvoir vivre de sa passion à Antananarivo pendant quelques années,

fera un bref passage à Mahajanga avant de revenir dans la capitale. Depuis 2016, il est l'un des DJ résidents du Kudeta Urban Club et on le voit aussi à des événements privées. « Je n'ai jamais pensé être résident au Kudeta. Pour moi, travailler ici, c'est le summum de ma carrière » se réjouit-il.

Passion et investissement

Mais la passion ne semble pas suffire pour exercer ce métier. Il faut tout un investissement : un ordinateur, une platine, des matériels de sonorisation..., toute une panoplie qui coûte assez cher. « Avoir un minimum de culture et de connaissance musicale de toute genre confondu est aussi nécessaire. Les types de musique les plus prisés à Madagascar sont le tropical et l'afrobeat. Il faut connaître les tendances. Généralement, je fais mes écoutes à la radio, car les gens prennent connaissance des nouveautés à travers ce canal. Les gens attendent qu'une chanson passe à la radio pour comprendre que c'est une nouvelle musique », partage le deejay. Du reste, balancer le bon son au bon moment, sachant que le genre de musique le plus prisé dans une région ne l'est pas forcément dans une autre où l'on préférera peut-être plus, par exemple, la musique tropicale.

DJ Maniray a découvert la « house music » à son adolescence. Selon ses dires, ce genre de musique exprime la joie de vivre, et il admire les DJ étrangers qui expriment leur énergie et leur bonne humeur à travers ce son. Pour les prochaines années à venir, il va ajouter une corde à son arc, car il aimerait aussi devenir producteur, et pourquoi pas travailler à l'interna-

tional. Fort de ses déplacements à l'étranger, notamment à Maurice et Dubai, il a pu constater que « contrairement à ce qui se passe dans les boîtes de nuit à l'étranger, ici à Madagascar, il n'y a pas de genre. A l'étranger, un club ne diffuse qu'un genre de musique prédéfini, la techno par exemple. Je dirai que nous sommes généralistes car on envoie tout genre de musique pour tous les goûts ». Pour l'heure, il ne fait aucune opération marketing pour se faire connaître, mais cela viendra un peu plus tard. Il mise surtout sur sa personnalité pour se démarquer des autres. « Tant que les noctambules me connaissent, cela me suffit amplement », expose-t-il.

« C'est vrai qu'il n'est pas toujours facile de réaliser ses rêves mais avec de la conviction, de la détermination, un rêve peut toujours devenir une réalité. Pour arriver là où je suis, il m'a fallu beaucoup de sacrifices. A chaque fois, je m'investis corps et âme pour atteindre mon but et la joie grandit dans la résolution des difficultés. J'ai surtout eu de la chance et un immense privilège de pouvoir vivre ma passion à fond. J'ai toujours des envies et des projets à réaliser mais surtout sans le soutien de ma femme, jamais je ne serai devenu ce que je suis. Avoir un ou plusieurs objectifs ; essayer de les atteindre et de ne jamais baisser les bras peu importe l'ampleur de la tâche, telle est ma philosophie », conclut Maniray.

Tiana Ramanoelina

GMH Metal et culture malgache se conjuguent

Incontournables, les tee-shirts Gasymetalhead (GMH), une marque véhiculant la culture Rock/Metal et la culture malgache, le sont devenus depuis quelques années maintenant. A chaque concert, ou même dans la vie de tous les jours, ils font dorénavant partie du look et de l'arsenal du metalleux par excellence.

La tête pensante en est Toky Asimbola Ratsimaharison, lui-même un véritable metalhead. « L'idée a déjà germé depuis 2013, alors que je tenais une page sur les réseaux sociaux où je me plaisais à partager uniquement mes passions. C'est en 2017 que je me suis décidé à franchir le pas de manière professionnelle », partage le fondateur de GMH.

Dans sa démarche, il fait référence à d'autres groupes évoluant sous d'autres cieux : Sepultura a bien réussi à imprégner son Thrash metal de la culture brésilienne. Les Scandinaves ont développé leur propre genre ou sous-genre de Rock et de Metal. « A la base, tout est pourtant parti du blues mais, au gré des années et de l'évolution technologique, chacun y a mis sa touche, sa particularité. Alors, pourquoi pas nous, notre pays étant, de surcroît, culturellement riche ? », s'interroge Toky.

Mais lui a décidé d'adopter une autre forme d'expression que la musique, et de conjuguer sa passion pour la musique Metal qui est le message, avec celle qu'il nourrit pour un autre art, le dessin, qui le véhicule. Et la production de tee-shirts en est le support.

Les créations GMH s'inspirent ainsi librement d'éléments de la culture malgache, mais toujours teintées de cette empreinte rock/metal, à l'image du « Maki punk ». Et tandis que certains sont sobrement intitulés « Gasymetalhead from Madagascar », d'autres font référence à « Rapeto », au « Tromba », au « Fati-drà », au « Fosa » ou encore au « Ravinala ».

« Nos produits ne sont pas réservés à une catégorie de cibles en particulier. Ils s'adressent à tout Malgache qui a conscience de l'importance de notre culture et en ressent de la fierté. Et bien évidemment aux étrangers pour qu'ils la découvrent », précise notre interlocuteur.

Côté matériaux, si les tee-shirts sont imprimés au pays, GMH importe du tissu de l'île Maurice et l'instabilité des matières premières constitue, à ce niveau, un des défis auxquels il est confronté. Du reste, la sortie d'une collection n'est astreinte à aucune obligation de périodicité, Toky se laisse porter par son inspiration et ne lance une production qu'une fois complètement satisfait. Cela étant, la sortie récente des tee-



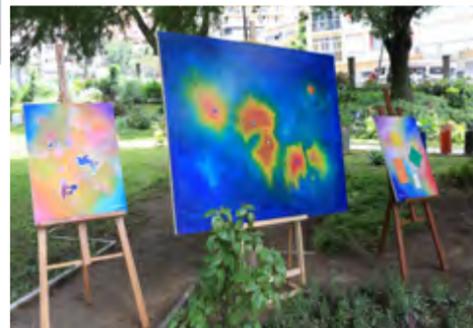
shirts du groupe Loharano by Gasymetalhead constitue le principal projet de l'année. Jusqu'à maintenant, GMH opère essentiellement par vente en ligne et prend part régulièrement à des événements culturels tels que des festivals rock et metal, Kolontsaina Maroloko en 2021, Fifampizarana 2022... Mais ses produits se vendent également à l'étranger, le fondateur ayant une collaboratrice basée à Paris.

Dans tous les cas, pour l'auto-entrepreneur, « Vivre de sa passion n'est pas facile à Madagascar, d'autant qu'il s'agit de Rock et de Metal et que le soutien de l'Etat est absent. Mais il faut persévérer pour réussir », conclut-il.

N.R.

Photo : ©Nick Rakotondrazah

Artis-tsika ou la création au féminin



Elles sont militantes, femmes au foyer, vendeuses ou photographes, mais ont l'art en commun. Elles se sont donné rendez-vous au jardin d'Ambohitato, en mars dernier, durant l'événement baptisé « Artis-tsika », organisé dans le cadre de la célébration de la journée de la femme. Une journée dédiée à l'art au féminin pour mettre en lumière la place de la femme dans le monde des arts. Durant cette journée, le jardin emblématique d'Ambohitato-

vo a fait office tant de lieu d'exposition que de scène pour un prestigieux défilé de mode, et paré pour l'occasion de plusieurs objets d'art, dont des tableaux, des statues, ainsi que des photographies.

Les femmes réalisent des performances, portent des messages forts à travers leur art, militent pour une cause. C'est entre autres, le message transmis durant l'événement organisé

à Ambohitato. Artis-tsika symbolise à la fois la solidarité et la spécificité des femmes artistes qui apportent leur touche de tendresse à l'art. L'événement a été ouvert par une rencontre entre la Première dame, Mialy Rajoelina, et les artistes participantes, suivi d'un défilé de mode mettant en lumière les collections de Sih Rakout et Sandra Rose, toutes deux inspirées par la nature.



Plus d'une quinzaine d'artistes étaient présentes lors de l'événement, dont Olivia Bourgois, l'artiste qui se définit comme étant rêveuse contemporaine et non loin gagnante en deuxième place du prix Paritana 2022, Felana Rajaonarivelo, l'auteur de «Curves'n shadows», l'exposition photographique qui rend hommage au corps des femmes, mais encore Ashiko Ratovo, Nofy Rajerenerson, Mira Andrianarisoa, Marie Malvasio et bien d'autres.


SOLARMA
SPÉCIALISTE EN ÉNERGIE SOLAIRE

SOLUTION ANTI-DELESTAGE

Nous avons la solution pour vous!

Panneau solaire



GARANTIE
25
ANS

Batterie Lithium



GARANTIE
10
ANS

Convertisseur



GARANTIE
5
ANS

Monitoring à distance



GARANTIE
5
ANS

Regulateur



GARANTIE
5
ANS

Durée de vie jusqu'à 16 ans

(+261) 34 02 402 16 - contact@solarma-madagascar.com - Lot II Ivandry JF bis, Antananarivo 101, Madagascar

Peinture

Un artiste malgache expose à Dubaï



Amir Juvara, un peintre malgache, a participé à une exposition de peinture qui a eu lieu à Dubaï (Emirats Arabes Unis) du 03 au 12 mai 2023.

Cette exposition d'art dont le thème principal est « stimuler pour soutenir » se concentre sur les trois piliers du développement durable qui sont la viabilité économique, la protection de l'environnement et l'équité sociale. Organisé par ZeeArts et sponsorisé par le groupe DTOS, cet événement a également pour idée de promouvoir les artistes des îles de l'océan Indien aux Emirats Arabes Unis. « J'y présente 4 tableaux dont 3 aquarelles et 1 peinture à l'huile sur toile. Ce qu'il faut savoir sur les trois premières œuvres est qu'elles mettent en valeur le Sud de Ma-

dagascar qui est particulièrement exposé aux effets néfastes du changement climatique. Certaines études avancent même que la famine qui sévit actuellement dans cette partie de Madagascar est la première famine liée aux effets des changements climatiques », précise le peintre. Amir Juvara est un artiste autodidacte qui réalise surtout de la peinture et du dessin figuratifs. A travers des aquarelles et de la peinture à l'huile, il croque et peint des scènes de vie au quotidien. « Comment j'ai atterri là-dedans ? On peut dire que c'est à partir d'un simple coup de tête que j'y ai plongé.

En fait, j'étais déjà jeune adulte quand j'ai vraiment commencé à faire de la peinture, à l'inverse de ces nombreux artistes qui y ont plongé depuis leur jeune âge. J'étais déjà en 4ème année à l'université, suivant une formation complètement différente de la peinture quand j'ai commencé à dessiner pour passer le temps. C'était vers 2017. J'ai commencé à vendre mes œuvres vers la fin de l'année 2020 en tant que vrai professionnel dans le domaine de la peinture », relate l'artiste.

Ranaivo Lala Honoré



La première œuvre exposée par Amir Juvara à Dubaï est intitulée « La longue marche vers l'eau », montrant un homme portant un bidon de couleur jaune et un « angady » (bêche) allant puiser de l'eau assez loin après avoir creusé un point d'eau. Le second tableau, une peinture à l'huile sur toile, intitulé « Déplacé climatique »

montre une femme qui a dû quitter son village, ne pouvant plus y survivre car il n'y a plus rien faute d'eau... Le troisième tableau, en aquarelle, titré « Pêcheurs Vezo », représente une pirogue à voile à balancier. Pourquoi les pêcheurs Vezo ? Cette ethnie malgache en parfaite communion avec la mer subit également

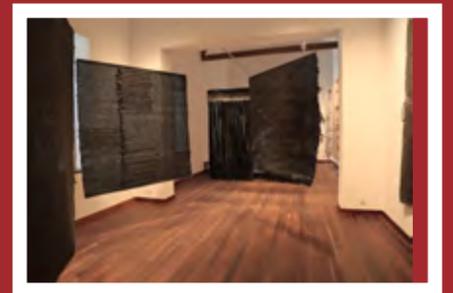
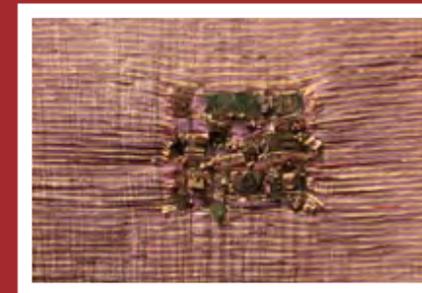
les effets du changement climatique, tels que la hausse du niveau de la mer,.... Quant au dernier tableau, il porte le nom de « Riziculteurs malgaches ». Il montre des paysans en train de repiquer le riz. Or, l'agriculture est l'un des secteurs d'activité frappés de plein fouet par le changement climatique (sécheresse ou inondation).



Fondation H

Un nouvel écrin de l'art en plein cœur de Tana

C'est non sans une certaine fierté que la Fondation H étrenne son nouvel espace lové en plein Centre-Ville, un « espace de rayonnement de la création africaine », comme la Fondation elle-même aime à le définir.



C'est non sans une certaine fierté que la Fondation H étrenne son nouvel espace lové en plein Centre-Ville, un « espace de rayonnement de la création africaine », comme la Fondation elle-même aime à le définir.

Après deux ans de travaux et ouvert au public depuis la fin du mois d'avril dernier, ce véritable haut-lieu de l'art s'étend sur une superficie totale de 2.200m². Dès le premier regard, le bâtiment en soi respire l'art, l'espace étant niché dans l'ancien local de la Direction Centrale des Postes et Télégraphes, sous l'administration coloniale française. La Fondation a ainsi eu à cœur de préserver l'aspect historique du lieu en le restaurant conformément aux plans d'origine et en gardant l'architecture et les matériaux (briques et tuiles) les plus utilisés au début du XXème siècle. Une extension de plus de 220m² et d'une hauteur sous plafond de 8 mètres, nouvelle-

ment édiflée mais toujours dans le respect des mêmes principes de construction traditionnelle, jouxte l'ancienne bâtisse à laquelle elle n'est séparée que par une verrière de plus de 30 mètres de long. Et dehors, une cour et un jardin richement végétalisé.

Au total, c'est plus de 900m² d'espaces d'exposition qui s'étalent sur deux niveaux « comprenant une grande variété de types de salles, certaines se situant dans le bâtiment historique donc plus intimes, et d'autres plus vastes avec de grandes hauteurs sous plafond, de plein pied dans l'extension récente du bâtiment. Ces différents espaces permettent une grande diversité de scénographie aux commissaires invités, toutes les salles ayant été pensées de manière modulable », souligne la Fondation. En guise d'exposition inaugurale d'ailleurs, plus de 80 œuvres de Zoarivo Razakararimo, alias Madame

Zo, tapissent ces 900m² dans le cadre de l'exposition intitulée « Bientôt je vous tisse tous ».

En outre, l'endroit comprend aussi, entre autres, des espaces de travail destinés aux artistes en résidence, une bibliothèque consacrée à l'art contemporain, ainsi qu'un espace dédié à la médiation culturelle et à l'accueil quotidien des groupes d'enfants et de jeunes.

D'après le président de la Fondation H, Hassanein Hiridjee, « Ce bâtiment historique magnifiquement rénové par des artisans locaux porte en lui l'ADN de notre mission : un accompagnement humain au plus proche des artistes et des publics, en dialogue constant avec le reste du continent, dans un environnement, Madagascar, qui manque encore de structures physiques et mentales de monstration ».



Les Chroniques de Michèle Rakotoson

L'écriture, un long chemin

On oublie toujours de dire que la littérature, le livre est une aventure collective, ou mieux que cela, c'est l'outil privilégié de la transmission de la mémoire et du savoir.



Personnellement, je peux dire maintenant tranquillement, je suis comme Obélix, à ma naissance, je suis tombée dans la marmite de potion magique. En effet de mon arrière-grand-père, Ramahandry Rainijhonson, évangéliste, élève des 40 lahy et poète, à ma mère bibliothécaire et mon père, journaliste, en passant par ma grand-mère paternelle, qui écrivait du théâtre, l'héritage littéraire était

condensé, il fut difficile d'y échapper. Ma mère nous fit rentrer dans le monde des livres et mon père me mit la plume à la main. D'où mon obsession de créer cet univers-là, pour tous et surtout pour les plus défavorisés. Pour que toutes les paroles soient dites. Mais de là, comment fonctionne l'édition ? Comme on dit en malgache : « Tsy misy mpanoratra nilatsaka avy amin'ny lanitra, na

nitrebona avy amin'ny tany, fa ny manodidina azy ny manabe voa azy, na tsia. Aucun écrivain n'est tombé du ciel, ni sorti de terre, c'est son environnement qui l'a fait grandir ». J'ai eu la chance de naître dans un milieu littéraire et de bénéficier de bibliothèques. C'est cela qui m'a sauvée. Les bibliothèques sont primordiales et d'une urgence absolue. Elles pallient à tous les

manques.

Revenons en à : « Ambatomanga, le silence et la douleur ». Sur ce sujet : « l'arrivée de l'expédition coloniale à Madagascar », je suis au début tombée sur un vide colossal pour mes recherches. Car la mémoire sur l'invasion de 1895 fut victime d'une censure systématique, comme la plupart des invasions coloniales d'ailleurs. Seuls quelques rares initiés en avaient des bribes, personne ne savait grand-chose de cette période, sauf quelques-uns comme le professeur Manassé Esoavelomandroso, qui s'est fait taper sur les doigts quand il en a parlé. Le choc pour moi est arrivé plus tard, très tard. Il y a dix ans, un ami m'a indiqué des ouvrages à lire sur l'arrivée de l'expédition coloniale à Madagascar, ouvrages trouvés sur Gallica, le site de la bibliothèque Nationale de France. Ce fut un tsunami, car là j'ai découvert l'Omerta et les mensonges, qui ont fait que cette tragédie est tombée dans l'oubli. Il m'a fallu 10 ans de travail de recherches pour essayer de saisir et comprendre ce qui s'est réellement passé, dix ans de rage et de douleur... Et six versions du manuscrit.

Heureusement que je suis tombée sur un ami, qui s'est improvisé « directeur littéraire », c'est lui qui a corrigé les premières copies. Merci Loïc Hervouet d'avoir fait ce travail ingrat, car c'est un travail ingrat : aider un auteur à sortir ses « tripes » pour en faire un travail qui a de la tenue, structurer sa pensée. Toutes proportions gardées, c'est le même travail qu'un directeur de thèse, sauf que là, on a affaire à des artistes ! Et il faut accepter d'être haï par les auteurs

qui souvent n'acceptent pas qu'on corrige leur chef d'œuvre !

Après six ans de recherches et quatre ans d'écriture, le manuscrit fut lisible, il a fallu l'envoyer à un éditeur... Ils se sont tous enfuis. Des plus grands aux plus petits ! Certains n'ont donné aucune explication, d'autres furent des plus vagues, du style : « notre catalogue est plein, il ne répond pas à notre ligne éditoriale... ». Un seul a avoué : « Ce sera compliqué de le publier ! ».

Une éditrice a répondu « Banco » : Corinne Fleury, des éditions Ateliers des nomades. En m'avertissant : « Mais il faudra accepter de le retravailler ». Ce fut six « re-travail » de plus. La langue dans laquelle je l'avais écrite était très proche de la langue malgache et du mode de dire malgache. C'est une langue qui procède en mise en abîmes, tandis que le français est direct. Il y avait des reprises obsessionnelles, des demi-phrases qui servent de paravents, pour protéger la vérité incisive... Ce fut un énorme travail de sémantique, mais qui m'a fait découvrir la force de la bi-culturalité. Comment passer du malgache au français et vice-versa, sans trahir la prosodie du texte.

Ce travail fait, qui a demandé au moins six mois de plus, six mois d'enfermement, avec une correctrice, vint la partie technique : maquettiste, imprimeur... Mais j'avais en principe terminé ma partie, à l'éditrice de jouer. Sauf que là, il a fallu se mettre à deux, l'auteure et l'éditrice, pour contourner la censure journalistique qui ne disait pas son mot (en France s'entend, à Madagascar, le livre était attendu). Toutes deux,

nous avons travaillé énormément sur le terrain : rencontres, débats, déplacements, facebook, reportages... puis se sont posés les problèmes de diffusion. Secteur très exclusif et quasiment inexistant à Madagascar. Je précise que nous sommes dans un monde où de grands groupes commencent à avoir la mainmise sur l'édition et sont en mesure de dicter leurs lois, et ceci même sur les contenus éditoriaux.

Et ceci est extrêmement dangereux, car le travail d'édition est un travail de réflexion et il peut devenir un travail politique au sens noble du terme, et il nécessite toute une chaîne, oriente toute une politique culturelle d'édition, mais aussi une politique d'auteurs. Et peut-être que la cohésion n'est pas encore faite à Madagascar et que souvent les auteurs sont oubliés, ce qui est une autre censure de la pensée.

Personnellement, j'ajouterais, Corinne Fleury et moi, nous sommes arrivées à sortir cet ouvrage du trou, et à le faire connaître pour qu'il puisse vivre sa vie. Mais là, je dépose ma plume, le travail qui suit est un travail commercial et l'auteur n'a pas à rentrer dedans.







Pourvoyeur d'évènements depuis 70 ans



**ENSEMBLE BRILLONS
PLUS FORT**